CF8.10. Éléments de réflexion
Éléments de philosophie
Institut supérieur de pédagogie 1992/1993 (3de ans)

VII de Olympiadelaan 25 2020 Anvers

Contenu : voir p. 80

Première année : éléments de la pensée (logique)
Avant-propos (01/05) Dans un avant-propos, quelques concepts préliminaires sont discutés. Ils éclairent ce qui suit de manière propédeutique.

Le cours... Déjà les mathématiciens de la Grèce antique - ils s'efforçaient de résoudre les problèmes de la manière la plus logique possible.

a. Ils donnent la priorité à ce qui est donné (ici : la pensée ou le "raisonnement" des gens tels qu'ils sont ; les normes (lois ou règles telles qu'on les trouve par exemple dans les livres de logique théorique).

b. ils ont immédiatement pensé à ce qui est demandé (voulu), Voici ce que la langue grecque ancienne appelle "les éléments" (raisons, motifs, prémisses) de l'action logique. Le terme "élément" est utilisé pour décrire tout ce qui a un sens. Ici : tout ce qui rend intelligible le raisonnement logique, " justifie ", " explique ", " justifie ".

À propos : en grec ancien, on l'appelle "stoicheion", (latin : elementum), ou "archè" (latin : principium), principe, "principe". Ou encore "logos" (latin, ratio), raison ou motif. Dans le langage de la sémiotique plus récente (Ch. S. Peirce) : tout ce qui rend intelligible le langage logique et le méta-langage à propos de ce langage (langage à propos du langage logiquement strict), est l'exigé.

Cours de propédeutique.
"Éléments de logique" peut également être utilisé dans un sens plus étroit, c'est-à-dire "les éléments les plus faciles à comprendre" de l'action logique. Propaideia" (une "paideia" ou formation à la paideia proprement dite, spécialisée : également "pro.paideuma") signifie donc "enseignement introductif ou élémentaire".

Information et méthode
1. Ce cours fournit avant tout des informations (pour les débutants), c'est-à-dire des aperçus, non pas dans un sens dilettante (enthousiaste, superficiel), mais aussi non pas dans un sens spécialiste (trop approfondi), le dilettante "sait quelque chose sur tout" ; le spécialiste "sait quelque chose sur tout". Mais dans un sens général de formation. Une chose qui, à l'Université de Harvard (USA), mondialement connue, est appelée "principe de Harvard" :

Les spécialistes (par opposition aux “généralistes”) de cette université sont censés prendre soin de leur éducation générale (dans toutes sortes de matières auxiliaires) afin de ne pas tomber dans ce que MacLuhen appelle la “vakidiotie” (connaissance unilatérale d’une matière).

D’ailleurs, l’un des sens du mot grec ancien “philosophia” est “éducation générale”.

2. Ce cours fournit, en outre, la méthode, c’est-à-dire une approche ou une démarche raisonnée, avec des “raisons” ou des “motifs” étayés. Pas la mode, c’est-à-dire une vague d’intérêt qui vient comme elle vient, -- rapidement, car trop superficielle par nature. Ni une “idéologie”, c’est-à-dire une construction de pensée convaincante mais bien réelle.

Le terme “éléments”.

En grec ancien, le terme “stoicheion” ou élément est utilisé pour désigner tout ce qui - en tant que totalité (collection de spécimens similaires ou système (système) de données connexes) - rend quelque chose intelligible, “significatif” ou “intelligible”. Cependant, en premier lieu, le terme “élément” est utilisé pour désigner tout ce qui - en tant que spécimen ou composant - rend intelligible une totalité (collection, système).

Modèles applicatifs (applications)

1. Le Grec ancien *Eukleides d’Alexandreia* (Lat. : Euclide) (-323/-203) a intitulé son célèbre ouvrage mathématique “*Stoicheia tès geometrias*” (Éléments de géométrie).

2. S. Paul (5/67), “l’apôtre des Gentils”, dans ses lettres aux *Galates (4,3 4,9*) et aux *Colossiens (Col 2,8 2,20 ; cf. 2,5 ; 2,8*), mentionne “les éléments du cosmos”. Il entend par là, tout d’abord, tout ce qui rend le cosmos ou le monde tel qu’il est compréhensible (explique ce qui se passe dans le monde). Mais il pense surtout aux “êtres” (anges, puissances et forces) qui, selon les philosophies de l’Antiquité tardive, contrôlent le cours de ce monde et sont, en ce sens éminent, “les éléments par excellence de ce monde ou cosmos”. Quelque chose qui, au passage, revient dans le New Age.

3. Plus près de nous *Bourbaki, éléments de mathématique*, Paris, Herman, 1939+, “Bourbaki” est un groupe de mathématiciens français qui, inspirés entre autres par la Theorie der oneindige verzamelingen (1880) de Georg Cantor, ont cofondé “les nouvelles mathématiques”.

Conclusion. -- En prenant pour titre “éléments”, nous nous situons dans une tradition séculaire et solide de travaux logiques : après tout, le terme “éléments” est un terme strictement logique.

Les Grecs anciens comme prédécesseurs (03/05)

Celui qui dit "philosophie" dit en fait "philosophie grecque". Non pas que les cultures primitives (= traditionnelles ou archaïques) ou les civilisations non occidentales ne connaissent pas la "philosophie" ! Et pourtant : la "philosophie" au sens large (éducation générale ou "sagesse", comme on l'appelait dans l'Antiquité) et, surtout, au sens strict (introduite surtout depuis Platon d'Athènes (-427/-347 ; le fondateur de l'"Académie")) est avant tout un héritage grec.

"Le facteur décisif dans la formation d'une entité européenne distincte a été la fusion de la tradition culturelle grecque avec le christianisme. La nouvelle religion s'est rapidement répandue dans un monde où la culture grecque était dominante". (*Anastasios Kallis, Altera Pars (Une vision orthodoxe de l'Europe*), in : Streven 59 (1992) ; 12 (octobre), 1060),

Toi, l'étudiant, tu le remarqueras pendant trois ans : les penseurs grecs anciens ou antiques seront mentionnés à maintes reprises, voire cités, comme nos professeurs,

a. *Certains contemporains* veulent voir l'histoire abolie, en particulier tout ce qui concerne la Grèce antique. Cela a commencé avec l'historien protestant de l'Eglise *Adolf von Harnack* (1851/1930 ; *Geschichte der altchristlichen Literatur* (1882+) ; *Dogmengeschichte* (1886/1889)), qui voyait dans "l'hellénisation du christianisme" une dégénérescence de ce même christianisme (ce que Klaus Oehler (Hambourg) appelle un exemple d'histoire mal comprise),

b. *D'autres*, parmi lesquels le penseur existentiel *Martin Heidegger* (1889/1976) connu pour son *Sein und Zeit*), à la suite de Friedrich Nietzsche, voient dans la pensée grecque antique (notamment dans celle de Socrate et de Platon) un parangon jusqu'alors inégalé, Ils "repristinate", (retour à une époque parangonale).

Quoi qu'il en soit, si l'on ne connaît rien ou trop peu des Grecs anciens, beaucoup de choses resteront incompréhensibles, même aujourd'hui, dans leur évolution historique.

Laissez-nous vous expliquer,

a.1. *O. Willmann, Abriss der Philosophie (Propagande philosophique)*, Wien, 1950-3, 13, dit : La racine de notre théorie de la pensée et de la logique appliquée (méthodologie) est le grec ancien.

Ceci est confirmé par un ouvrage comme celui de *P. Foulquie, La dialectique*, Paris, 1949, qui situe les débuts de la dialectique (une des méthodes de raisonnement) chez Zénon d'Eléa (+/- -500).

E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano*), Anvers/Nimègue, 1944, démontre de manière convaincante que nos mathématiques sont, dans une large mesure, enracinées dans les mathématiques grecques anciennes des nombres et de l'espace.

a.3. *J. Rosmorduc,* *De Thalès à Einstein (Histoire de le physique et de la chimie* Paris/ Montréal. 1979, commençons notre physique et notre chimie avec le fondateur de la pensée grecque Thalès de Miletos (-624/47).

a.4. Notre médecine commence avec les Grecs anciens : *O. Willmann, Geschichte des Idealismus, I (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus*) Braunschweig, 1907 - 2, 302, dit : "Pythagore appelait "science de la guérison" (*note :* comprendre "art de la guérison") "le plus haut degré de sagesse propre aux hommes" (...) (Jambl. iv. pyth. 82)".

Le maintien et le rétablissement de la santé est, selon le paléopythagoricien, la tâche de la "sagesse" (terme désignant la "formation générale"). En d'autres termes, la sagesse, par exemple sous la forme de la "sophrosunè", la pensée véridique (le contraire de la "parafrosunè", la pensée au-delà de la réalité, "ne pas être sage") est la principale condition de la santé. Les pythagoriciens de l'époque allaient jusqu'à considérer la philosophie - de son point de vue musical (la musique, le chant et la danse étaient une des méthodes) - comme une grande science de la santé et même de la médecine,

a.5. E. *Ch. Weiskopf. Hrsg. Soziale Typenbegriffe im alten Griechenland und ihr Fortleben in den Sprachen der Welt* (7 volumes), Berlin, Akademie-Verlag, 1981/1982, nous montre de façon plus que convaincante comment notre science sociale trouve ses origines dans l'Hellas antique.

a.6. *R. Barthes, L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, vrl. 88/185 (*L' ancienne rhétorique*), prouve que nous avons encore les rhétoriciens de la Grèce antique comme prédécesseurs dans le domaine des techniques de persuasion et de communication.

Ce que confirme souverainement *Jacqueline de Romilly, Vivant les langues mortes,* dans *Reader's Digest* / Sélection (Zurich, CH), 1991 : octobre, 118s. "Depuis quelques années, les scientifiques et les industriels en ont assez de travailler avec des personnes qui ne savent pas écrire.

Ils ne peuvent pas non plus ordonner une argumentation : ils insistent sur "un retour aux humanités"". En d'autres termes, les langues dites mortes - dont le grec - sont porteuses d'une stricte capacité logique sans laquelle même les scientifiques et artisans professionnels sont constamment inhibés.

b. ***En ce qui concerne la philosophie :***

Quiconque s'y connaît un peu conviendra que, dans la mesure où nous pensons vraiment de manière logique au monde et à la vie, nous intégrons l'héritage grec.

Conclusion : - Les trois grands héritages - sciences, rhétorique, philosophie - forment le tissu de l'Occident. On peut, avec un Heidegger, vouloir " destrue " ce tissu (Destruktion) ou avec Derrida vouloir " déconstruire " ce même tissu, car il a en partie conduit au désastre. Le vrai remplacement sera autre chose. Par quoi ? Nous ne voyons qu'une seule issue : une actualisation et/ou un rétablissement.

Bibl. Un échantillon :

-- *La Grèce antique*. Dans : *Historia spécial* (Paris) 1990 : juillet/ août :

-- *M. Danthe. Essai (Amérique, ou est la culture ?)*, dans : *journal de Genève* 23.05.1987 (Le 15.05. 1987 Allen Bloom, sociologue (Univ. de Chicago), reçoit le prix Rousseau à Genève pour son ouvrage (traduction française : *Allan Bloom, L' âme désarmée*, dans lequel l'auteur constate que les étudiants américains sont absorbés par la musique rock 'n' roll mais ne connaissent plus les classiques - la Bible et les auteurs gréco-latins - si bien qu'en termes de vision du monde et de philosophie de vie, ils se rabattent parfois sur les idées primaires des dessins animés et des stars de la télévision).

-- Cfr. son *The Closing of the American mind*) ;

-- *W. Hochkeppel. Philosophie classique contemporaine*, Utrecht. Aula, 1984 (Socrate, Sophistes, Kuniekers. Les sceptiques, les épicuriens, les stoïciens sont abordés comme autant de penseurs encore valables pour nous) ;

-- A.*A. Long* (Berkeley, Calif.), *Finding oneself in Greek philosophy*, in : *Tijdschr. v. Filos*. (Louvain) 54 (1992) : 2 (juin). 255/279 (dans lequel l'auteur pose le problème herméneutique ou interprétatif : comment repenser les problèmes et les solutions antiques comme les Occidentaux d'aujourd'hui pensent apparemment, volontairement ou encore plus involontairement, " grec "). Voici quelques exemples concernant "les Grecs comme prédécesseurs".

Premier échantillon. -- le passé de la théorie de la pensée. (06/08)

I.M. Bochensky, O.P., célèbre soviétologue (en tant que conseiller des gouvernements de l'époque), qui se situe dans ce qu'on appelle "la philosophie analytique" (c'est-à-dire un type de philosophie qui met au premier plan l'analyse du langage (et du langage sur le langage ou méta-langage), affirme que l'histoire de la logique, qu'il identifie dans une certaine mesure à la logique formalisée (dite mathématique ou encore symbolique), présente trois vagues,

(1) La logique antique (IVe / IIIe siècle avant J.-C.),
(2) Le Moyen Âge de la logique (XIIe / XIIIe siècles, apogée de la philosophie du Moyen Âge ou "scolastique").
(3) la logique actuelle (mathématisée (= formalisée)) (depuis +/- 1850).

Entre ces trois périodes de floraison, il y a de longues périodes de négligence, voire de grande ignorance de la logique... Telle est la période moderne. "L'ère moderne depuis Descartes (1596/1650 ; fondateur de la philosophie typiquement moderne) est si terriblement ignorante que tout philosophe "moderne" - à l'exception de Gottfried Wilhelm Leibniz (1646/1716), l'un des plus grands rationalistes kartésiens - aurait échoué à son examen de première année en Logique", dit littéralement Bochenski.

Echantillon bibliographique. -- Nous présentons ici une sélection parmi une masse confuse d'ouvrages et d'articles. Il montre quelques-unes des principales perspectives à partir desquelles on peut envisager l'approche logique.

Historiographique.

-- *Carl Prentl, Geschichte der Logik im Abendland*, de, 4 Bde, 1865/1670, - Leipzig, 1927-2 (encore très précieux) ;

-- *J.B. Rieffert, Logik (Eine Kritik an der Geschichte ihrer Idee*), in : *Max Dessoir, Hrsg. Die Philosophie in Einzelgebieten*, Berlin, 1925, 1/294 (Logique des langues (Artstote, Bolzeno), logique des cas (Kant, Mill, Trendelenburg e.a.), logique pure (= logique formalisée),

-- *Husserl, Meinong" Rehmke a.o.), la logique méthodologique* (= Methodologik : Kant, Frie, Windelband, Royce, Lotze, Brentano, Dilthey a.o.) ;

-- *R.H. Claes, Overzicht van de evolutie der logische theieën (van de Oudheid tot heden*), Leuven, 1974 (analogue à Rieffert o.c., 9/60 (soorten logica).

Systématique (méthodique)

Voici les titres de certains de ces essais ("tracts").

-- B. *Bolzano, Versuch eines ausführlichen und grösstenteile neuen Darstellung der logik,* 1837-1 (la logique de Bolzano a pour noyau "les jugements ou les énoncés en eux-mêmes", ce prêtre catholique fut le pionnier de la théorie des ensembles et de la théorie des fonctions réelles) ;

-- *A.D. Twesten, Die Logik*. Schleswig. 1825 (l'identité et ses variantes sont la base de toute logique) ;

-- *O. Willmann, Logik.* in : Abriss der Philosophie, Wien, 1959-5 (La logique de Willmann est apparue en 1912 ;

-- *K. Leonard. Une introduction à la théorie de la pensée*, Anvers / Louvain / Bruxelles, 1932-1, est une adaptation) ;

-- *D. Mercier, Logique*, Louvain, 1922 (Mercier, à la demande du pape Léon XIII, a initié un renouveau et une mise à jour de la logique "scolastique" du Moyen Âge, essentiellement aristotélicienne) ;

-- *Wesley Salmon, Logic*, Prentice-Hall, 1963 (*déduction et induction comme formes de raisonnement ; langage et pensée logique*) ;

-- *Ch. Lahr, S.J., Logique*, in : *Cours de philosophie*, Paris, 1933-27, 480/715 (une interprétation typiquement kartésienne-française de la logique aristotélicienne) ;

-- *H.J.De Vleeschauwer, Grondbeginselen der logica*. Anvers, 1931 (De Vleeschauwer était un disciple du rationaliste allemand des Lumières, Kant) ;

-- *P. van Schilfgaarde. De logica van Aristoteles*, La Haye, 1956-2 (en tant que hégélien, l'auteur présente la théorie aristotélicienne de la pensée) ;

-- *E. Husserl, Logische Untersuchungen (I, Prolegomena zur reinen Logik*, 1901) (Husserl, le fondateur de la phénoménologie intentionnelle, s'est référé aux excellentes idées de B. Bolzano, afin de surmonter le "psychologisme" de la pensée logique).

Note - Ceci montre **(1)** que la logique est ouverte à plus d'une interprétation, **(2)** que les travaux d'Aristote font encore autorité aujourd'hui.

Aristote de Stageira (le "Stagirite" (-384/-322)), disciple de Platon, fondateur du platonisme, a écrit une série d'ouvrages :

1. Peri katègorion (Sur les concepts fondamentaux), une théorie des concepts (idées, représentations) ;

2. Peri hermèneias (Sur le jugement (littéralement sur l'interprétation), une théorie des jugements (énoncés, phrases, propositions ;

3. Analutika protera (Textes logiques 1) (sur le raisonnement logique - Aristote dit "analytique" - et Analutika hustera (Textes logiques 2) (sur les preuves - définition et classification des concepts - phrases prépositives (à partir desquelles déduire)).

L'ensemble de ces trois œuvres est appelé "organon" (instrument de pensée).

Il faut dire maintenant que, selon Aristote, les trois "stoicheia" (points d'apprentissage à présupposer) sont sur des lignes logiques (il dit "analytiques") ;

a. Concepts. **b.** Jugements et **c.** Raisonnement. Ces trois éléments "gouvernent" ("archè", principe) notre raisonnement.

Échant. bibliogr.: *W. Klever, Une erreur épistémologique,* in : J. van Rijen. e.a., Aristote (sa signification pour le monde actuel), Baarn, Wereldv., 1979. 38/47.

D'ailleurs, la logique d'Aristote en tant que systématisation des types de raisonnement est à nouveau appréciée aujourd'hui. (*G.-G. Granger, Le théorie aristotélicienne de le science,* Paris, Aubier, 1978, 5).

Note - Aristote situe ses "analutica", l'analytique, dans un cadre plus large où il traite également du raisonnement logique non rigoureux et de l'action.

a. *Dialectique.* Dans le langage d'Aristote, c'est la théorie des jugements qui suscitent à la fois des arguments pour et des arguments contre. En tant que tels, ils sont probables ou vrais - avec des réserves. - C'est dans ce sens qu'Aristote a émis : Peri sofistikon elenchon (Sur les raisonnements fallacieux, également appelés "sophismes").

b. La *rhétorique*. - C'est, dans le langage d'Aristote, la théorie des énoncés ni analytiques (strictement logiques ou, comme il le dit, "scientifiquement irréfutables" (apodictiques)) ni dialectiques (provoquant des énoncés contradictoires). Ce type de déclaration est pourtant très fréquent : on essaie de "persuader" son prochain de parvenir à un certain type de compréhension. Linguistique" ou "éloquence" sont de bonnes traductions de "rhétorique". En rhétorique également, le "raisonnement sans être strict sur le plan logique" est utilisé pour atteindre un objectif prédéterminé, c'est-à-dire pour persuader quelqu'un (une seule personne, un public) de sa propre opinion (dans la salle d'audience, dans l'agora (assemblée publique), dans l'auditorium). De préférence avec des arguments logiquement stricts, mais si nécessaire avec des arguments purement dialectiques (contradictoires), ou avec des arguments basés sur des sentiments (qui ont parfois peu à voir avec la pensée).

Soit dit en passant, la rhétorique se retrouve aujourd'hui principalement dans les pratiques publicitaires (trompeuses ou sérieuses) (théorie de la communication).

Deuxième échantillon. - compréhension. (09/12)

Le premier élément “stoicheion” sur la logique, c’est le concept. -- Nous définissons le concept ou l’“idée” (“image mentale”).

1. *Définition ontologique.*

L’“ontologie” est la théorie de la réalité. On dit parfois aussi “ métaphysique “ - le “ réel “ est, en langage ontologique, “ tout ce qui n’est pas rien “. Une concoction (je rêve), un contenu de rêve nocturne (j’ai rêvé que je me promenais en chemise), un rêve éveillé (je rêve de mon fiancé), ou simplement une supposition (je suppose que le manque de sommeil est la cause (‘‘raison’’ ou ‘‘motif’’) de l’échec d’un de mes étudiants), - tout cela est du non-rien. Donc “quelque chose”, et donc “réalité”. - Ne confondez donc pas le langage courant concernant le terme “réalité” avec le langage doctrinal strict de l’ontologie ou de la réalité.

À propos : les Grecs anciens parlaient de “l’être” (tout ce qui est). Le terme “on - tos” (être) en grec a donné naissance à l’“ontologie”.

Le concept.

En logique, le terme “compréhension” est défini comme suit,

a. *Dans la langue des Eléates* (Parménide, Zénon) :

1. l’être**2**, dans la mesure où il est présent dans l’esprit (nous, intellectus). - Cfr. *Silvio Senn, An sich (Skisse zu einer Begriffsgeschichte),* in : *Philosophica Gandensia*, New Series 10 (1972) : 80/96, L’ auteur souligne qu’à partir du Poème de la Doctrine de Parménide, (8:29) la réalité ou l’objectivité, est le grand, voire le seul engagement une fois que la pensée est présente. Dans le langage de Parménide : “L’être (...) keitai kath’ heauto” (L’être est approchable en lui-même). En allemand “an sich”. Parménidien : “selon lui-même” (ce qui signifie “pas selon nous”).

Or, il est évident que lorsque nous **a. pensons** à un “être” (quelque chose, non-rien) **b.** avons une compréhension (représentation), c’est à la fois selon cet être et selon nous ! Mais on peut toujours essayer d’être “objectif” et de penser en fonction de la réalité. Pas seulement selon nous-mêmes !

b. *Dans notre langue actuelle :*

Une “compréhension” est “tout ce qui est donné (“objet”) quelque chose, matière) dans notre esprit”. C’est-à-dire, dans la mesure où elle apparaît dans notre esprit. Dans la mesure où la réalité apparaît dans notre esprit, il y a compréhension et donc appréhension de cette réalité.

2. Définition harmonisée.

Harmozo", je mets ensemble ; "harmononia", la manière dont quelque chose est mis ensemble (et, en même temps, peut être mis à part). Harmonikos" ; d'une manière qui montre une bonne liaison, -- voici ce que signifie "harmologie" : la théorie de la liaison et la manière dont quelque chose est relié. - Dans son application logique, l'"harmologie" est appelée en grec ancien "stoicheios", c'est-à-dire la forme logique de la jonction et de l'interpénétration.

Modèle appliqué.

Quiconque veut "connaître" (comprendre) une horloge à eau la démonte, puis la remonte avec une compréhension logique de "l'horloge à eau". C'est la stoïchiose, l'analyse des facteurs ou des éléments et des composants. Tracer les paramètres nécessaires pour amener l'œuvre d'eau à la " réalité ", à la " réalisation " (ici : faire).

Les stoicheia, éléments de compréhension.

Alors, comment expliquer un concept pour savoir comment il s'articule ? Comme suit. Dans l'analyse factorielle, un concept présente deux paramètres stoïques, présupposés, son contenu et sa portée (range). En latin scolastique-médiéval, on parle de "comprehesio" (contenu conceptuel) et d'"extensio" (portée conceptuelle).

1. ***Le contenu conceptuel.***

Cela revient à ce que notre esprit sait et pense d'un (être) donné : par exemple, "fille", "belle fille". Il s'agit de deux contenus distincts de la connaissance et de la pensée, bien qu'ils soient liés entre eux. Bien que, en réalité, ils ne puissent être séparés, ils peuvent être distingués. - ***Note*** - Ch, Peirce parle ici de "contenu de la pensée".

2. ***La portée du concept.***

C'est l'ensemble et/ou le système dont le contenu conceptuel peut être "affirmé" (faire une déclaration), "dit" (dire quelque chose de quelque chose) - par exemple : "Anneke, Liesje et Monika sont des filles". Le contenu "frappe" ce dont il est la représentation compréhensible. -- Ou encore : la portée d'un concept est tout ce qui est tel que son contenu conceptuel peut être vérifié (trouvé vrai).

Pour résumer :

Le contenu et la portée sont exactement reflétés dans l'expression "tout ce que (la fille) est" . "Tout cela. est" fait référence à la portée ou à l'étendue. Le texte contenu dans cette expression "..." fait référence au contenu.

Pluralité / unité.

En grec ancien, "Hen" signifie "un". L'hénologie est donc la "théorie de l'unification". La théorie de tout ce qui est un.

Dans la multiplicité, des filles (taille), le contenu conceptuel est l'unité. - Dans un double sens, il y a unité en quantité.

a. ***La théorie de la collection.***

Les mots "tout ce qui est..." indiquent l'ensemble auquel le concept, en tant que contenu, se réfère. Les mots "fille" (dans "tout ce qui est fille") désignent la caractéristique commune par laquelle l'ensemble atteint son unité (toutes les copies (possibles) de l'ensemble sont identiques en ce qui concerne la caractéristique "fille").

b. ***La théorie des systèmes.***

Prenons le terme "tout ce qui est". - Les mots "tout ce qui... est" indiquent le système (ensemble cohérent ou totalité). En particulier, le terme "Flandre" désigne la population flamande dans son paysage. Dans la multitude de Flamands (éléments de la collection de "Flamands") et surtout dans la multitude de parties du paysage flamand (de la Flandre occidentale au Limbourg) (parties d'un seul paysage), l'unité est le contenu conceptuel de "Flandre". En d'autres termes, la "Flandre" est cette caractéristique commune qui reflète la cohésion.

Le ratio de stoicheia (contenu / taille).

Plus le contenu est riche, plus la taille est pauvre. Plus le contenu est pauvre, plus l'étendue est riche.

Modèle appliqué.

Le contenu "fille" fait référence à (beaucoup) plus de filles que le contenu "jolie fille" (c'est-à-dire qu'il y a (beaucoup) plus de filles que de jolies filles).

Modèle appliqué.

Le diagramme en arbre de Porphyrius de Turos (Porphyrius de Tyrus (233/305)) -- Le penseur alexandrin néoplatonicien Porphyrius est connu pour sa classification (contenu croissant, taille décroissante). L'être (la réalité) est divisible en être matériel et immatériel (purement spirituel). L'être (matériel) se décompose en être inorganique et organique (vivant). L'être vivant est divisible en être végétal et animal. L'être animal est soit sans esprit (le simple animal), soit doué d'esprit (l'homme).

En passant : l'étendue la plus riche est "le genre" (= collection universelle) ; l'étendue la moins riche est "l'espèce" (= collection privée). L'"être" (la réalité) est la collection englobante ou transcendantale, c'est-à-dire le genre qui comprend tout.

Kant : " Les concepts sans " contenu ", c'est-à-dire, en langage kantien, la taille (les copies), sont vides. Les copies sans concepts sont aveugles. En d'autres termes, un volume sans contenu conceptuel unificateur est "aveugle". Un contenu conceptuel sans un échantillon de la multitude de copies est "vide". Une règle générale vit quand il y a des exemples.

Sans concept le contenu est aveugle, sans concept la portée est vide.
Prenons un exemple concret.

Échant. bibliogr.: *H. Marrou, Histoire de l' éducation dans l' antiquité*, Paris, 1948, 239. - Les élèves devaient faire un rapport après avoir lu un muthos, narratio, une histoire, une "epangelia". Un papyrus (Papyrus Fayoum) nous a laissé un tel rapport d'étudiant.

Étant donné : Le professeur raconte apparemment un mythe en vers.
Demandé : L'élève donne une "paraphrase".

Le texte préservé : "Un garçon qui avait tué son père et "craignait la loi du parricide, s'enfuit dans le désert". (*Note :* une citation de ce qui a été lu). - Alors qu'il traversait la chaîne de montagnes, il a été poursuivi par un lion. Avec le lion sur ses talons, il a grimpé à un arbre. - Puis il a vu "un dragon" (serpent) se précipiter vers son arbre pour ... peut-être y grimper aussi. (...). Alors qu'il fuyait ce "dragon", il est tombé... Le malin n'échappe pas à une divinité : la divinité lui rendra justice". (*Note :* il s'agit apparemment d'une nouvelle citation littérale)". Voilà pour l'histoire.

Examinons maintenant la structure (c'est-à-dire la manière dont le concept de punition d'une personne mauvaise par une divinité est assemblé).

Cette structure est double :
a. Il y a l'histoire qui compte comme un échantillon de tous les cas (spécimens) possibles de jugement (comprendre : jugement de punition) par une divinité après un acte peu scrupuleux. C'est un échantillon de la collection "punition par les divinités des mauvaises actions". Ainsi, à travers un cas singulier, la portée du concept devient claire.

b. Mais il y a aussi ce qu'on appelle la leçon morale, c'est-à-dire le contenu conceptuel qui résume les phases de l'histoire en une seule phrase : "La divinité fera justice du méchant". Comme vous pouvez le constater, sans l'histoire (c'est-à-dire un échantillon de son contenu), le contenu conceptuel est " vide " (c'est-à-dire concernant des données qui vérifient, se brouillent) ; sans la leçon morale (c'est-à-dire le contenu), l'histoire est " aveugle " (c'est-à-dire qu'on ne peut pas saisir l'idée (principale)).

Note : *Le* ou les mots qui expriment un concept dans la langue sont appelés le terme. Par exemple, "belle fille" est le terme (=mots) pour ce que nous pensons dans notre esprit. C'est la marque de la parole et de l'écriture.

Troisième échantillon. - Jugement : (quantité / qualité). (13/15)

O. Willmann Abriss, 52 et suivants. (*Des einfachen Denkformen : Begriff und Urteil*), 72ff. (*Urteilsklassen*), 80ff. (*Das Urteil als Form des diskursiven Denkens*), montre clairement que Platon, lorsqu'il affirme que toute pensée est un jugement, parle de la pensée purement discursive, dans laquelle la pensée apparemment intuitive est prédominante.

a. ***Visuel" ("intuitif")***

Notre pensée est contemplative lorsqu'elle saisit des concepts (le terme "contemplatif" n'étant pas utilisé au sens des sens mais au sens intellectuel ou "intellectif"),

b. ***Discursif***

De même qu'un concept est exposé dans une multitude de mots (= le terme de ce concept), le jugement a la même structure.

La proposition (énoncé, assertion, phrase).

Ce que le terme désigne pour l'entendement, la proposition ou l'affirmation le désigne pour le jugement que nous portons dans notre esprit de manière purement intellectuelle. La phrase de jugement - la traduction correcte de "proposition" - est l'articulation linguistique du jugement dans notre esprit.

Le "nom" (sujet) et le "verbe" (prédicat).

Échant. bibliogr.:

-- *A Gödeckemayer*, *Platon*, Munich, 1922, 127ff ;

-- *J.B. Rieffert*, *Logik*, Berlin, 1925, 27.

-- *A. Maté*, *Étude critique (Lehre sémantique de Platon*, in : Tijdschr. v. Filos, 51 (1989) 14 (décembre), 696/7021.

-- *L.M. de Rijk, Plato's Sophist (A Philosphical Commentary*), Amsterdam, 1986 ;

-- *G. Prauss, Platon und der logische Eleatismus*, Berlin, 1966 ;

-- *A. Rivier, Etudes de littérature grecque*, Genève, Dros, 1975, 292.

River note que Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438), le célèbre poète lyrique, comprend une phrase de jugement de la manière suivante : le "onoma" (nom, sujet) - généralement un substantif - est central : c'est la réalité présente qui est jugée. Le "rhèma" (verbe, proverbe) - parfois absent - est une expression auxiliaire, c'est-à-dire un "modèle" (= information) qui élucide, clarifie, permet de mieux connaître le sujet.

La doctrine du jugement de Platon.

Un "logos" (= jugement) comprend un sujet ("onoma", lat. : nomen) à partir duquel un prédicat ("rhèma", lat. : verbum) est prononcé.

Définition ontologique du jugement

Le premier d'entre eux est "to pragma", le donné, c'est-à-dire la réalité ("l'être").

1. Le nom appelle la réalité à être jugée "par son nom" de telle sorte qu'elle vient directement à notre esprit, bien que par (à travers) son nom. Comme le concept **a.** est la réalité **b**. dans la mesure où il est présent dans notre esprit, le nom l'est aussi dans le contexte du jugement.

2. Le verbe ou, plutôt, le proverbe - "rhèma" est "tout ce qui est dit" (la phrase) - éclaire, à travers le sujet, le nom, "to pragma", la chose appelée par son nom, au moyen de modèles (comprendre : intelligence, information),

Aristote. - *Ch. Lahr, Logique*, 501, dit : "Le jugement consiste à dire quelque chose - "katagorein ti tinos" (dans la langue d'Aristote) - ce sur quoi on dit quelque chose est le sujet ; ce qui est dit est le prédicat. Dans le langage de Chomsky : la composante nominale et la composante verbale.

La structure de la phrase.

Comment décomposer la phrase afin de voir comment elle s'assemble ? C'est le "stoicheios" ou analyse factorielle, qui révèle la structure. Par "structure", nous entendons donc :

a. les paramètres (éléments) et **b.** les relations entre eux. Ainsi, la "stoïchiose" équivaut à une analyse structurelle.

La quantité ou l'importance du jugement".

Le sujet détermine la taille comme un facteur d'appréciation.

a. Transcendantal... "L'être est tout ce qui est réellement" est une phrase qui s'applique à tout, car tout est réel (en dehors duquel il n'y a absolument rien).

b. Catégorique.

1. Jugement singulier (individuel, singulier, unique) : "Un seul, oiseau a été observé dans la forêt".

2. Avis privé (spécifique, espèce) "Certains oiseaux présentent une période de migration" .

3. Universel (général, générique) : "Par définition, tous les oiseaux ont des ailes". Ou encore : "Tous les oiseaux possibles...".

La qualité ou la qualité du jugement,

1. Si le dicton va de soi avec le sujet, alors il y a un jugement affirmatif.

2. Si le prédicat n'est pas conjoint au sujet, alors il est en négation,

3. S'il y a confirmation ou refus avec réserves, le jugement est restrictif.

Modèle applicable.

J.H. Walgrave, O.P., Is Christianity a humanism, in : *Kultuurleven* 1974 : 2 (février), 147/156. - L' auteur dit : à cette question, logiquement, trois réponses sont possibles.

1. Le christianisme est un humanisme. - Ce qui signifie : "Tout christianisme (possible) EST un humanisme" (universel, affirmatif).

2. Le christianisme n'est pas un humanisme. - Universalisme et négation.

3. Le christianisme est dans un sens un humanisme, dans un autre sens non. - Affirmer en partie, nier en partie, c'est ce que l'on dit ici, comme affirmer ou nier avec réserve.

Immédiatement, un jugement (affirmatif par exemple) renvoie à son contraire (négatif), - ce que l'on appelle "dialectique" (cfr. *E.D. 08* (*Tant les arguments pour que les arguments contre*).

Note : Il est évident que la réponse dépend de la façon dont on définit (interprète) les deux termes que l'on compare. Quiconque interprète le christianisme comme étant "séculier" qualifiera le christianisme d'humanisme (une chose de simples noms). Cependant, quiconque interprète le christianisme comme "sacré" le qualifiera de tout autre chose que d'"humanisme" (une affaire de simples personnes terrestres), bien sûr.

Le mot disgracieux "pas".

Il y a le déni et la dénégation.

1.*Transcendantale (compréhensive. ontologique).*

"Un carré rond n'est pas". Ce qui signifie ici "est absurde (incongru, impossible)".

2. *Catégorique*.

a. Contraire (simplement opposé) : "Le blanc n'est pas le noir ou le rouge". (mentalement : " si on compare ").

b. Corrélatif (qui s'implique mutuellement) : "Le père n'est pas le fils" (mentalement : "bien qu'aucun ne soit sans l'autre").

c. Privilégié (exprimant la privation) : "Cet homme n'est pas à sa place, car c'est un cynique sans vergogne" (mentalement "la norme ou même l'idéal serait qu'il connaisse la honte").

Platonisme et jugements restrictifs.

"Comme toutes ses propositions (= jugements), (lesdites propositions) n'ont qu'une validité limitée. Ainsi Platon parle dans le *Faidon*" (C. de Vries*, Plato's image of man*, in : Tijdschr.v.Filos. 15 (1053) 13, 430 ; également 437).

Alors que Platon, avec les Orphiques, appelle le corps "une prison", il dit ailleurs que ce même corps est "une possession pour laquelle l'homme doit être reconnaissant comme il est reconnaissant pour les divinités et les âmes". Bien lire Platon, c'est penser à la restriction de ses propos.

Quatrième échantillon. -- Jugement 2 (Identité). (16/18)

Nous allons maintenant nous intéresser à ce qui, dans les concepts, donne lieu à des jugements. Pour cela, nous nous appuyons sur *G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962. L' auteur dit, en résumé, ce qui suit.

C'est la logique traditionnelle, strictement philosophique (c'est-à-dire non mathématique) et son application, c'est-à-dire la méthodologie (théorie de la méthode), qui prime :

a. Les réalités - les "faits", dit-il,

b. Dans la mesure où ils sont identifiables, "Identifiable" est double, soit totalement identifiable, soit partiellement identifiable (= analogique),

1. -- *Identité totale.*

a. *a = a " ou " si a, alors a "*. -- Le premier a est sujet, le second proverbe dans 'a = a'. a est identique sans plus (= totalement identique) à lui-même. Conséquence : "si a, alors a" (chaque fois que a est là, alors a est là).

b. "L'homme est un animal doué d'esprit". -- Il s'agit de la définition de la créature de "l'homme". Conséquence : "Si humain, alors animal doué d'esprit" ! -- et vice versa : "Si l'animal est doué d'esprit, alors l'homme" (comme "a = a", vice versa, donne "a = a" et "si a, alors a", vice versa, donne aussi "Si a, alors a").

Là où il y a identité totale ou globale, il y a réversibilité, car une chose coïncide entièrement avec elle-même et non avec le reste. Grâce à cette division (complémentarité), " a et le reste ", " l'homme et le reste ", on peut séparer a et l'homme du reste et les définir dans leur forme d'essence.

2. -- *Identité partielle (= analogie).*

a. *Type 1* - "Jean est un élève de l'école de notre quartier" En le caractérisant (définissant) ainsi, on classe Jean dans la classe (collection) de tout ce qui est, comme caractéristique commune, "élève de l'école de notre quartier".

Nous appelons cela "analogie métaphorique ou identité partielle". En tant qu'"élève de notre école de quartier", Jean est identique à tous les autres "élèves de notre école de quartier". Mais cette identité ou identifiabilité est partielle, partiale.

b. *Type 2.* "Jan vient de rentrer à la maison". En le caractérisant ainsi, on situe John dans la classe de "tout ce qui rentre à la maison". Il est l'un de tous ceux qui rentrent à la maison en un instant.

Cette fois, " est " (le verbe auxiliaire " être ") n'était pas présent dans la première phrase, mais ce verbe auxiliaire y était caché. Ce qui est évident à partir de la réécriture que "est" montre, -

Mais il s'agit également d'une identité métaphorique, car elle classe Jean dans une collection comme un membre ou une "copie" (le terme est platonicien, "eikon", que l'on traduit plutôt incorrectement par "image").

2. *Bis. - Identité partielle (= analogie).*

Considérons un autre type d'analogie : vous avez de la famille qui vit à Louvain ; vous les invitez à la foire locale ; vous les voyez arriver et vous dites : "Louvain est là-bas".

Il existe ici une identité ou une analogie partielle entre la "famille" et "Louvain", simplement parce qu'elle vit à Louvain en tant que territoire. Vous identifiez partiellement le territoire total avec, disons, quatre habitants de celui-ci. Le tout et la partie sont partiellement identiques l'un à l'autre.

Le fond - prépositions, stoiocheion - est ici le système ou l'ensemble cohérent qu'est Louvain et dont vous isolez partiellement quatre habitants (sans les en séparer complètement). - Le verbe auxiliaire " être " est également très utile ici : il exprime non seulement la théorie de la métaphore ou de la collection, mais aussi l'identité partielle métonymique ou systémique.

Note : Lisez maintenant *E.D. 10v*., (Pluralité/Unité) : il montre que le verbe auxiliaire "être" exprime l'unité partielle entre plus d'un donné ou "être".

À propos : ce type de double identité, métaphorique et métonymique, est une doctrine établie de longue date. Les scolastiques médiévaux (800/1450) l'appelaient "totum logicum" (tout le genre humain) (ensemble logique) et "totum physicum" (tout le genre humain) (ensemble physique). Dans le premier cas, le bien commun est "distributif" (réparti sur une multitude d'individus individuels) et dans le second cas, il est "collectif" (collectif).

Conclusion : Le jugement se fonde sur les identités, totales (tautologiques et définitoires) ou partielles. Une chose est soit totalement identique à elle-même, soit partiellement identique (analogue) à une autre. On pourrait tout aussi bien dire : "totalement un avec lui-même ou partiellement un avec quelque chose d'autre".

Immédiatement, nous savons ce qui, dans les concepts au sein d'un jugement, donne lieu à ce jugement, à savoir leur identité totale ou partielle.

La réalité, qui est parvenue à notre compréhension dans notre esprit dans la mesure où elle est totalement identique à elle-même ou partiellement identique à quelque chose d'autre, est la raison ou le motif du jugement (surtout dans sa qualité, c'est-à-dire la confirmation, la négation (lorsque l'identité n'est pas là) ou la restriction (lorsqu'il y a du pour et du contre)).

La nature comparative ou non de tout jugement.

La raison ou le motif de la qualité de tout jugement est identitaire. Mais quelle est la raison ou le motif de reconnaître qu'il en est ainsi ? Réponse : la comparaison explicite ou secrète.

Cfr. *Ch. Lahr, Logique*, 226s. (*Le jugement et la comparaison*).

1. *Tous les logiciens admettent* que certains jugements ont une base comparative, c'est-à-dire que la personne qui porte le jugement compare et reconnaît, de manière consciente et réfléchie, l'identité (l'unité) totale ou partielle de l'élément nommé - le sujet - et du dicton.

2. ***Tous les logiciens ne sont pas d'accord sur*** le fait que même les jugements dans lesquels la comparaison se fait de manière irréfléchie ("spontanée") mettent la comparaison au premier plan.

2.a. Thomas Reid (1710/1796) ; figure de proue de la philosophie anglaise anti-rationaliste du bon sens), - Victor Cousin (1792/1887 : penseur éclectique) et d'autres affirment que les jugements irréfléchis ne permettent de comparer les concepts que rétrospectivement.

Des phrases comme "J'existe", "Je souffre", - "Il fait froid", "La neige est blanche" etc., naissent avant que celui qui les pense ou les prononce ne raisonne. Quelque chose comme "Je, par rapport à 'exister', signifie que) j'existe. Ou encore : "Le temps, comparé au froid, implique que) 'il est vieux'.

Note : Erreur : on identifie la " comparaison par raisonnement explicite " à " toute comparaison ", y compris la comparaison non explicite, purement intuitive. Il existe, après tout, un raisonnement et une comparaison non discursifs.

2.b. *Aristote et, avec lui, toute une série d'anciens logiciens*,

- *Antoine Arnauld* (le Grand ; 1612/1894) et *Pierre Nicole* (1623/1895), les auteurs de *Logique ou Art de penser* (1862 ; ouvrage reflétant l'esprit de Descartes) ;
- John Locke (1632/1704 ; fondateur des Lumières anglo-saxonnes),
- Paul Janet (1823/1891 ; penseur spirite).

Ils prétendent tous que même les jugements comparatifs irréfléchis sont réellement comparatifs. Locke, par exemple, dit : "Un jugement est la perception d'une relation d'ajustement ou de non-ajustement (*note* : les jugements affirmatifs et négatifs) de deux "idées" (dans le langage de Locke : le contenu de la conscience) qui ont déjà été observées et comparées".

Conclusion : -- La discussion dépend de l'acceptation ou non de comparaisons rapides purement intuitives et donc irréfléchies du contenu de la pensée.

Cinquième échantillon. -- Jugement 3 (utilisation du modèle). (19/21)

Ontologique : la réalité, - sémiotique : la réalité appelée par son nom propre, - éclairée par un modèle, - voilà ce qu'est le jugement. Donc, la théorie du modèle en bref.

"***Parler de quelque chose (original) en termes de quelque chose d'autre"*** (modèle).

Exemple. -- Le modèle de mesure. -- Vous voyagez en Haute-Savoie et, avec votre fiancée, vous arrivez dans la ville touristique de Chamonix. Vous êtes tous deux assis à la terrasse d'un restaurant face au Mont-Blanc ; -- juste devant, en hauteur. Vous dites "C'est le Mont Blanc, une montagne de plus de quatre mille mètres".

Vous parlez -- jugez -- de cette montagne des Hautes-Alpes "en termes de mètres". Le mètre est ici une mesure, -- que tu utilises comme "modèle" pour fournir des informations sur le Mont-Blanc. - Un mètre ne ressemble pas à une montagne, mais c'est la mesure d'une montagne. En tant que telle, elle fait partie de l'ensemble (système) qu'est la montagne. La hauteur totale de la montagne est expliquée en termes de parties, - mètres. Parler d'un tout (système) en termes de parties, c'est parler de façon métonymique ou systématique. En d'autres termes, le mètre est un modèle métonymique de (la hauteur de) la montagne, par exemple.

L'inconnu (O), ici la hauteur du Mont Blanc, est expliqué par le connu (B), ici le mètre.

Parler de l'inconnu (O) en termes de connu (B) est l'usage du modèle. - Chaque jugement contient un sujet (O, l'original) et parle en termes de quelque chose de connu (B, le modèle) sur ce sujet. - Voici la théorie du modèle appliquée à l'acte de juger.

Modèle applicatif et réglementaire.

a. ***Modèle applicatif (singularisant, particularisant)***.

Lorsqu'un contenu conceptuel (O) est éclairé par un (singularisation) ou plusieurs (particularisation) spécimens du champ conceptuel (B), on parle de "modèle applicatif".

La règle générale ou universelle (propriété commune) du contenu conceptuel, qui est "vide" (*E.O. 12*), c'est-à-dire "inconnu" (au moins partiellement), est clarifiée par ses "applications", c'est-à-dire les modèles applicatifs ou applicables.

Cette "information" est toujours une identité partielle (*E.D. 16*) : "L'analogie est le pivot du concept de modèle" (*K. Bertels / D. Nauta, Inl. to the model concept*, 1969, 31).

Relisez maintenant. *E.D. 12*, le " muthos " (récit) : les éléments " meurtre du père, fuite dans le désert, voyage dans les montagnes, lion, serpent, arbre, chute sont des éléments accessoires (" accidentels "). Pourquoi ? Parce qu'ils peuvent être remplacés par "meurtre d'une mère, fuite dans les faubourgs d'une ville, rencontre avec un ennemi primitif, mort par le même ennemi". Mais les éléments "crime, intervention d'un dieu ou d'une déesse, destruction ou au moins grand dommage" sont décisifs ("substantiels"), car ils constituent "la substance".

Maintenant, remarquez : en construisant une histoire parallèle mais avec la même structure de base ("substance"), nous illustrons le concept de "jugement divin" (qui signifie "le fait qu'une divinité intervienne en réponse à un crime"). Illustrer" signifie : "par des applications, - ici deux - clarifier" (comme nous l'avons dit plus haut).

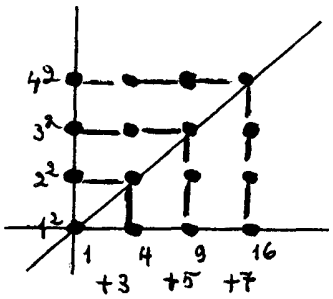
b. ***Modèle réglementaire***. -- Il s'agit d'un modèle universel, généralement valable. -- Lorsqu'une (singulière) ou plusieurs (privées) instances d'une étendue conceptuelle (O) sont éclairées par le contenu conceptuel approprié (B), alors il existe un modèle régulateur (éclairant toutes ses applications).

Note - Ce que l'on appelle un "modèle théorique" - c'est-à-dire une théorie qui explique les données - est de ce type. -- Le terme "jugement divin" (= après le crime, une divinité qui punit) est un tel modèle régulateur, car il donne la règle générale pour les applications ou "illustrations" ("cas"). C'est : une règle pour de nombreuses applications.

Modèle mathématique. -- La logique et les mathématiques ne sont jamais très éloignées. Donc, une digression.

Echantillon bibl. *: D. Nauta, Logique et modèle*, Bussum, 1970, 26 (*numéros carrés*). - Nous connaissons la formule mathématique : "1 x 1, 2 x 2, 3 x 3, ..." (Ou ; 1^2, 2^2, 3^2, n^2).

Les paléopythagoriciens (fondateur : Puthagoras de Samos (-580/-500)) ont "traduit" cela en chiffres mathématiques spatiaux. Une telle traduction est "un modèle". Il prévoit,



après tout, des informations sur les nombres qu'il représente. Le dessin montre la pose des pavés que les maîtres de l'époque montraient aux élèves pour "illustrer" (ici : en clarifiant l'information mathématique spatiale) le concept du carré. - Un beau cas de "construction de modèles".

.

Modèle de similarité/modèle de relation. - Un objet peut être un modèle et donc illustrer ou fournir des informations de deux manières au moins. - Nous clarifions cela en utilisant un jugement : “C’est Anvers”.

1. - *Iconic ou similaire.*

En grec ancien, “Eikon” signifie, entre autres, “image”, “représentation”, “imitation”. Ainsi, la photographie d’une personne est un modèle iconique.

Concrètement, vous habitez à Gand, mais vous avez rencontré votre fiancée lors de votre voyage aux États-Unis. Elle veut apprendre à connaître Anvers. Vous la conduisez à l’aéroport de Deurne, prenez un avion là-bas et survolez Anvers. Une fois dans les airs, vous dites : “C’est Anvers maintenant”. C’est un type de connaissance.

Mais vous sortez un plan de la ville et vous le comparez à ce que vous voyez. La similitude est frappante : l’identité structurelle trahit qu’il s’agit bien d’une représentation d’Anvers. Sur le papier, la structure des éléments qui composent Anvers - toujours stoïque - a été imitée. - Cette carte est un modèle parabolique (= modèle métaphorique) : à partir de cette carte, on peut dire : “Voici Anvers” (un jugement qui est similaire à celui qui vient d’être fait.

2. - *Modèle déictique (= indicatif).*

Deiknumi”, en grec ancien, signifie “je montre”, “j’indique”, “je fais référence à”. - Vous guidez votre fiancée le long du Meir, avec ses magasins, ses banques et sa vie urbaine animée. Et vous dites : “C’est Anvers”.

Il est tellement clair qu’il n’y a pas de similitude ici mais une cohérence : le Meir est une partie (un hypo ou sous-système) du tout (système) qu’est Anvers. Cet échantillon à Anvers est un modèle métonymique. Ici aussi, des informations sont fournies sur Anvers, mais de nature différente. Le Meir est un modèle (métonymique), un modèle (cohésif).

Conclusion :

1. Au moyen d’un plan de ville (B, le connu), vous fournissez à votre fiancé américain une compréhension (= information) d’Anvers (O, l’inconnu). Le plan de la ville est un modèle.

2. En faisant un voyage le long du Meir (B, le connu), vous donnez à votre fiancée une compréhension (= information) d’Anvers (O, l’inconnu). Les deux concepts - qui ne sont que partiellement identiques mais qui se complètent - vous établissez dans un jugement : “C’est Anvers”. Ontologique : la réalité qu’est Anvers ; logique, représentée dans le nom “Ceci”, est éclairée par un double modèle (plan de ville, Meir).

Sixième échantillon. - Jugement 4 (interprétation) (20/24)

Tout le monde le remarque : Aristote appelle sa doctrine du jugement "hermeneia". Cela signifie :

a. l'expression, dans le langage, d'idées ;

b. la promotion des idées

c. traduire (et interpréter) les conceptions. Derrière tout cela se cache un sens ou un concept : l'interprétation.

Voir aussi : P. Ricoeur*, le conflit des interprétations (Essais d'hermineutique*). Paris. 1988. 8, dit : "Dans la mesure où un jugement de quelque chose dit quelque chose", il s'agit d'une interprétation.

Dans tout cela, il est également frappant que la plupart des logiciens omettent un terme de la structure du jugement global : le jugement est toujours et partout le fait que **a**. quelque chose est dit **b.** par quelqu'un (le sujet qui juge) **c.** quelque chose est dit. Le jugement reflète donc celui qui interprète.

En d'autres termes : dans l'interprétation ou le jugement, le sujet pensant, la personne et même la personnalité dans cette personne, est reconnaissable. En photo. Ou en d'autres termes : le jugement est un modèle de celui qui juge. - C'est ce que nous sommes en train d'expliquer maintenant : comment expliquer le jugement afin de voir comment il est composé par rapport à un facteur ou paramètre très important, le sujet.

Herméneutique.

L'"herméneutique" est l'interprétation.

Échant. bibliogr.: *H. Arvon, La philosophie allemande. Paris. 1970, 116/120 (L'herméneutique*).

1. Arvon dit que l'"herméneutique" était d'abord une science auxiliaire des théologiens ou des juristes pour interpréter les textes (Bible, textes juridiques). En particulier : appliquer un texte ancien dans un nouveau contexte (situation), ce n'est pas prendre ce texte à la lettre mais l'adapter à la nouvelle situation. Sans trahir la "substance" (*E.D. 20*), c'est-à-dire l'essentiel sans tout ce qui est accessoire. Cela revient à actualiser l'interprétation ou à réinstaurer l'interprétation (*E.D. 05*).

2. Jusqu'à ce que le *père D. Schleiermacher* (1768/1834), dans sa *Dialectique*, transforme - réinterprète, rétablisse - l'herméneutique en une théorie de la connaissance, tout savoir est une interprétation des données (la réalité).

De sorte que nous pouvons dire : dans la ligne de pensée de Schleiermacher, le jugement est

a. la réalité,

b. mentionnée dans son nom (le sujet), indiquée dans quelque proverbe, mais de telle sorte que la personne qui juge et sa situation (contemporaine) soient prises en compte.

La théorie ABC.

Échant. bibliogr.: *A. Ellis/ E. Sagarin, Nymphomania (A Study of the Hypersexual Woman*), Amsterdam, 1965, 137vv.

Ces deux psychiatres, à force de s'occuper de femmes hypersexuelles ("qui passent d'un lit et d'un mari à un autre lit et à un autre mari"), ont décidé d'une théorie (un modèle "théorique" récapitulatif).

La structure de l'interprétation (psychiatrique).

Nous avons mis le terme "psychiatrique" entre parenthèses parce qu'il ne fait pas partie de la substance mais lui est accessoire.

a. ***Incitation / réponse.***

Ce schéma (= modèle) psychologique est à l'arrière-plan : A (la réalité en soi), B (la personne avec sa propre personnalité, C (l'interprétation). On voit que le stimulus est A et que la réaction (réponse) est B - et - C.

b. ***La théorie de l'abc.***

A est le fait mystérieux ou "quelque chose" dans la réalité qui agit sur la femme hypersexuelle ou nymphomane comme un stimulus.

B est l'ensemble des hypothèses (éléments, facteurs, paramètres) qui composent la personnalité de la femme en question (et qui influencent également la réponse).

C est la réaction ultime à A. Cette réaction ou " réponse " s'exprime dans un jugement, trahissant le typique ou la caractéristique (spécifique, distinctif) du jugement nymphomaniaque.

Résumée sous forme logique : "si a et b, alors c (compréhensible)".

Laissez-nous vous expliquer.

A. -- "J'ai eu une expérience très douloureuse de la vie sexuelle" (pensez à la frigidité, par exemple). C'est la réalité.

B.1. La réaction saine. - "Je regretterai toujours A. Mais je peux gérer quelque chose comme ça, avec le temps, j'en suis sûr".

C.1. Le jugement mentalement sain. - "J'ai, avec mon bon sens, gardé ma paix intérieure".

B.2. La réaction névrotique (dérangée). - "Je regretterai toujours A, car je ne pourrai jamais faire face à une telle chose (celui qui est en dessous de son niveau organique est un raté)".

C.2. "Je tombe dans de violents accès d'humeur (angoisse, abattement, colère, lamentation et apitoiement) et me jette d'un lit et d'un homme à un autre lit et à un autre homme". Ce dernier est alors le jugement mentalement-psychologiquement malsain, "névrotique",

Vous voyez : la différence, psychologiquement, entre le bon sens et la névrose (maladie nerveuse) se situe, selon les psychiatres cités, avant tout (et pas seulement) dans le sujet de traitement ; elle s'exprime dans le jugement distinctif.

Phrases

Ellis/Sagarin parlent de jugements de base que nous appelons “phrases”. Un exemple : “Il faut être, à tous égards, parfaitement compétent, adapté et surtout performant pour pouvoir se considérer comme un “être humain de valeur”“. C’est le “perfectionnisme”.

Ce qui revient à dire “tout ce qui est pratiquement inaccessible”. Cette infaisabilité provoque des tentatives infructueuses qui ... clouent l’impression, au fond de l’âme, que l’on est “ né pour le malheur, pour l’échec “.

Ellis et Sagerin voient de tels jugements à l’œuvre dans les profondeurs de l’âme de femmes nymphomanes autodestructrices, par exemple. Nous disons “au travail”, parce que ces phrases comme “Je suis un échec” ou quelque chose comme ça (ces phrases de base sont toujours courtes) sont comme des énergies puissantes au travail qui détruisent. Entre autres et surtout sur le jugement, l’esprit. Ils apparaissent avec une régularité d’horloge dans l’esprit des personnes névrosées et détruisent toute pensée “positive” (c’est-à-dire l’imagination d’un destin favorable).

Visualisez la structure :

a. la réalité, c’est-à-dire moi, **b.** appelée par son nom “je”. **c.** qualifié d’“échec”. C’est un type de malheur.

Restriction mentale (réserve intérieure).

Le terme “réserve intérieure” (restriction mentale) a deux significations. Au sens strict : “Je parle de telle manière que mes semblables ne me comprennent pas comme je le pense dans mon cœur”. Au sens large : “Je parle de telle manière que mes semblables ne me comprennent que s’ils prêtent attention à certains éléments de la situation dans laquelle je m’exprime maintenant”. Un exemple quotidien : “Monsieur n’est pas à la maison”. Tout le monde sait que cela signifie probablement qu’il ne veut pas ou ne peut pas recevoir maintenant. La servante dit cela parce qu’on lui a ordonné de protéger son monsieur (avec ou sans raison).

Maintenant, faites attention aux névrosés.

a. Ils se font des illusions (selon Ellis et Sagarin). Ainsi, lorsqu’une personne dit “Je suis né pour le malheur” ou “J’échoue toujours de toute façon”, cette phrase est accompagnée, dans le méta-langage intérieur (langage sur ce qu’elle dit) : “Je sais que je me fais des illusions”.

b. En même temps, une autre phrase résonne dans ce même intérieur : “ Vous savez bien que vous vous illusionnez “.

1. c’est “ne pas vouloir savoir” et

2. est le langage, - mieux : le méta-langage - de la vraie conscience. Solution : vouloir savoir ce que la vraie conscience dicte.

Septième échantillon. - Raisonnement 1 (phrase hypothétique) (25/28)

Nous expliquons le raisonnement logique ... afin de comprendre comment il se met en place (stoïchiose, analyse élémentaire). - Comme le dit *G. Jacoby, Die Ansprüche*, 10, la logique commence par définir ce qui est logique (en allemand : "folgerecht", ce qui signifie suivre correctement quelque chose). Derrière cette "logique", il y a un raisonnement (apparent ou caché), derrière ce raisonnement, il y a une identité totale ou partielle des réalités ("être") exprimées en concepts. Après tout ce que nous avons dit ci-dessus, ce que dit Jacoby devrait être tout à fait clair.

Le jugement catégorique et le jugement hypothétique.

Le sens catégorique exprime quelque chose de manière inconditionnelle ou "catégorique". Par exemple, "1 + 3 = 4". - La phrase hypothétique ou conditionnelle exprime quelque chose au conditionnel : "Si 1 + 3 ou 3 + 1 ou 2 + 2, alors 4". Les phrases hypothétiques peuvent être subjuguées et prendre la forme de jugements restrictifs-catégoriels : "dans ce cas, je viendrai". Ce qui signifie en fait : "Si ce cas se produit, alors je viendrai".

L'implication (implication).

La base de l'enclos est l'identité totale ou partielle. Cf. E.*D. 16.*

Identité totale :

"Une chose est (implique) totalement elle-même", parce qu'elle coïncide avec elle-même.

Identité partielle :

"Une chose comprend partiellement une autre parce qu'elle coïncide au maximum avec elle.

Le déni :

Quelque chose n'inclut pas (absolument) ou n'implique pas quelque chose d'autre, car aucune identité ne peut être trouvée. - Donc Jacoby a raison.

"Propre à, inhérent à".

L'englobement peut être considéré à l'inverse. - Quelque chose inclut (totalement, partiellement, pas du tout) quelque chose (d'autre)". En d'autres termes : " Il est inhérent (inhérent à) la seconde chose (autre) de mettre la première avant elle ". - Plus concrètement : " Quand il pleut, les choses qui sont arrosées deviennent humides ". "S'il pleut, les choses qui sont arrosées sont mouillées". "Il est inhérent ou inhérent à l'arrosage des choses qu'elles se mouillent".

Conclusion : - Il est immédiatement clair que la phrase conditionnelle ou hypothétique n'est rien d'autre qu'une autre expression linguistique de l'implication ou de l'entraînement (et de "propre ou inhérent à").

Pré-sentence / post-sentence.

Ch. Lahr, *Logique*, 509, définit la phrase hypothétique - et immédiatement tout raisonnement digne de ce nom - comme suit : “Le processus de pensée dans lequel il s’inscrit :

a. à partir d’une ou plusieurs phrases préposées (grec : “pratasis”, lat. praemissa)

b. déduire logiquement une ou plusieurs suites (Gr. : apodosis, Lat. : consequentia), c’est “raisonner”. -

Le principe de la raison ou du motif (nécessaire et/ou suffisant).

Le syntagme prépositionnel exprime la “condition” dans laquelle le syntagme postpositionnel est valable, logiquement justifiable, justifié (“justifiable”). Dans le langage platonicien, la préposition est appelée “ hupothèse “, lat. : suppositio, c’est-à-dire présupposition. La logique, au sens platonicien, consiste donc à “déduire des hypothèses”. - On reconnaît immédiatement que la préposition est la raison ou le motif de la postposition.

Cette raison ou ce motif peut être double.

a. raison nécessaire. - Ainsi, le jeu de l’amour ou l’insémination artificielle est une condition nécessaire à la fécondation. Mais il y a plus.

b. Une raison suffisante. - Par exemple, le jeu de l’amour n’est qu’une condition ou une raison nécessaire mais pas suffisante : le spermatozoïde doit féconder l’ovule.

Déduction / réduction.

Depuis Platon (et peut-être avant lui), il est clair que le raisonnement peut aller dans deux directions fondamentales.

Échant. bibliogr.:

-- *W. Klever, La pensée dialectique*, Bussum, 1981, 43/48 (De Staat) ;

-- *Alexius Meinong* (1853/1927) École autrichienne), *Ueber Annahnen*, Leipzig, 1910-2.

-- *N. Rescher, Hypothetical Reasening*, Amsterdam, 1984.

Selon P1aton, il existe deux grands types de raisonnement.

1. ***La première est appelée raisonnement prospectif ou progressif,***

En grec platonicien : “ sunthesis “, en latin : deductio, déduction. - Avec W. St. Jevons (1835/1862) et surtout avec *Jan Lukasiewicz* (1878/1950 ; e.a. son *Syllogistique d’Aristote* (1951)), ce raisonnement peut être schématisé comme suit dans - ce qu’on appelle - un énoncé conclusif (syllogisme) : “Si A (préface, raison), alors B (posthèse, inférence). Eh bien, A, donc B”. -- Ou encore : “Si A, alors B et si A, alors B”.

La deuxième formulation est purement conditionnelle et rend plus évident que la troisième phrase du syllogisme est dérivable des deux phrases prépositionnelles (elle en découle logiquement).

***Modèle appliqué*.** - “Si notre Mieke étudie bien, elle réussira. Eh bien, notre fille étudie bien. Donc elle réussit”. C’est la forme catégorique.

Note : Cette “conception” catégorielle (c’est tout ce qu’elle est) n’est logiquement qu’une autre forme de la formulation hypothétique qui suit : “Si notre Mieke étudie bien, alors elle réussit et si elle étudie bien, alors elle réussit. Le deuxième “alors” est la conséquence logique des deux “si”.

2. ***La deuxième forme de raisonnement envisagée par Platon est le raisonnement à rebours ou régressif,***

En grec platonicien : “ analusis “, en latin : reductio, réduction. - Voici le schéma selon Jevons - Lukasiewics : “Si A (préface), alors B (postface). Eh bien, B. Alors A”. -- Ou hypothétiquement : “Si A, alors B et si B, alors A”.

Modèle applicable.

“Si notre Mieke étudie bien, elle réussit. Eh bien, elle réussit. Elle étudie donc bien”. En d’autres termes, ici l’explication (motif de la raison) n’est pas présupposée comme le fait la déduction, mais elle est recherchée. - Dans les sciences et la philosophie, ce type de réflexion s’appelle “la formation d’une hypothèse” (qui, bien sûr, doit être vérifiée par la suite).

Note. **-** Concernant Platon, le fondateur par excellence de la pensée logique, voici ce que dit Klever, o.c., 45 : “Il y a donc (...) deux manières de penser (...). Le point de départ (*note :* prémisse, hypothèse) est, dans les deux cas, l’hypothèse (...).

(1) Dans les mathématiques de l’époque - en particulier en Géométrie - on partait de la présomption (...) : on lui faisait l’honneur d’un axiome et d’une ligne directrice.

(2) Dans la dialectique platonicienne, cependant, ces hypothèses ne sont que des tremplins en direction de principes plus profonds (*op. :* axiomes philosophiques) et à partir de ces principes, les hypothèses initiales (*op. : par exemple* de la géométrie) peuvent être soit légitimées, soit comprises comme un moment (*op. :* un élément mobile) de celle-ci”.

Note : Klever (avec Platon) veut dire ce qui suit :

(1) Les mathématiques de l’époque, tout comme aujourd’hui, proposaient comme éléments le point, la ligne, le plan, le corps, - comme axiomes (postulats). Il n’est pas nécessaire de demander sur quoi cela se base.

(2) Platon, en tant que philosophe, cherche les prémisses de ces axiomes géométriques.

(1) Les sciences spécialisées telles que la géométrie procèdent de manière axiomatique-déductive.

(2) La dialectique (c’est-à-dire la philosophie platonicienne) travaille à rebours et étudie les fondements (par exemple de la géométrie du temps) (= réduction).

I. Kant (1724/1804 ; Critique des Lumières).

Les termes "analytique" et "synthétique" ont une signification pour Kant, le fondateur de l'Aufklärung allemande, qui semble très platonique lorsqu'on l'examine en profondeur. Il applique la systémique (paire, opposition) "Analytique/synthétique" aux jugements.

A. *Jugement analytique.*

Par exemple, "L'homme est (par définition) un être raisonné" ou "Tout corps est (par définition) étendu". - Nous disons bien "par définition", car dans le jugement analytique kantien, le dire résulte de la pure "analyse" (= s'attarder sur la définition du contenu conceptuel) du sujet.

En d'autres termes : "Si le sujet (suffisamment examiné logiquement pour sa définition), alors (nécessairement ou non) le proverbe". -- Apprentissage informationnel : en fait, on n'apprend rien dans le jugement analytique, sauf : en faisant ressortir les aspects de la définition déjà connue.

Note : -- Le raisonnement qui sous-tend ce type de jugement est un raisonnement synthétique ou déductif, car on reste strictement dans le cadre du déjà connu à partir duquel on déduit. Rien de plus.

B. *Jugement synthétique.*

Par exemple : "La terre est ronde" ou "Socrate est mort après avoir bu la coupe empoisonnée". -- Ici, le sujet n'inclut pas le proverbe dans sa définition. Comment savoir alors que le proverbe appartient au sujet ? Non pas en analysant la définition du simple contenu d'un concept, mais en vérifiant la réalité - ici : la terre et sa forme géométrique, Socrate et les circonstances de sa mort.

Conséquence : "Si le sujet (suffisamment examiné par l'observation) alors (pas nécessairement) le dire". Dans le jugement synthétique, on apprend quelque chose ; en particulier, on enregistre ce que l'observation - la "théorie", dirait Platon - enseigne sur le sujet. En d'autres termes, un tel jugement n'est pas "tautologique" (comme l'analytique) mais "amplificateur", (il élargit la connaissance).

Note : Le raisonnement contenu dans un tel jugement amplificateur est exprimé platoniquement comme "raisonnement analytique" (il prend le chemin détourné de la perception).

Conséquence : dans le langage de Kant, les termes platoniciens apparaissent à l'envers !

A propos : le jugement définition-analyse est déductif et donc nécessaire (ou, s'il est négatif, nécessairement non) : le jugement perception-"synthèse" est non nécessaire (c'est-à-dire qu'il ne découle pas nécessairement du concept sujet).

Huitième échantillon. - Raisonnement 2 (phrase de conclusion). (29/32)

Echant. bibl. :

-- *Tae-Soo Lee, Die griechische Tradition der aristotelischen Syllogistik in der Spätantike*, Göttingen, 1984 ;

-- *G. Jacoby, Die Ahsprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung, Stuttgart, 1962, 70/88 (Zu der logistischen Geschichtschreibung der antiken Logik,-- vrl.* 73).

-- *Ch. Lahr, Logique*, Paris, 1933-27, 515/532 (*La déduction médiate : le syllogisme*),

-- *W.C. Salmon, Logic*, Englewood Cliffs, N,J., 1963, 37/47 (*Syllogismes catégoriques*) ;

-- *J.M. Anderson / H.W. Johnstone, Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems*), Belmont (Cal.), Wadsworth, 1982.

Le "sullogismos" (syllogisme) est une phrase qui dérive une sous-clause de deux prépositions. - En grec ancien, les syntagmes prépositionnels sont appelés 'protasis' ou aussi 'lèmma' (Lat. : praemisse, sumptio) et les syntagmes postpositionnels 'sumperasma' ou aussi 'epifora' (Lat. : conclusio. illatio). - Les phrases prépositionnelles sont des clauses subordonnées et la phrase postpositionnelle est la clause principale.

Note : Lahr, o.c., 515 : "Un raisonnement composé de trois phrases, -- disposé de telle sorte que des deux premières phrases -- les prémisses -- découle la troisième phrase -- la conclusion".

Lahr appelle une telle dérivation " médiate " car elle ne présuppose pas une seule préposition (comme dans la dérivation immédiate ou immédiate) mais au moins deux prépositions.

A propos, le terme "dérivation" peut également être traduit par "inférence", "conclusion".

Typologie. Sunthèse (= déduction). - "Si A (= préposition), alors B (= postposition). donc A, donc B". formule catégorique). - "Si A, alors B et si A, alors B" (formule hypothétique).

Analusis (réduction). - "Si A, alors B. Donc A" (f. catégorique). - "Si A, alors B, alors A". (f. hypothétique).

D'ailleurs, la formule hypothétique est la formule purement logique (la formule catégorique n'est qu'un déguisement (du moins en logique pure)),

La base : l'identité (partielle) exposée par comparaison.

Rappeler *E.D. 16* (*Identité*). -- Comme dans le jugement (phrase singulière), ainsi dans le raisonnement (phrase complète) : la qualité (affirmation/négation -- réserve) et la quantité (universel/privé/unique) trahissent le type d'identité qui lie les concepts impliqués. Comme démontré *E.D. 28 ("analyl. / synth." Kant*.)).

Comparaison.

- *F.J. Thonnard, A.A., Précis de philosophie*, Paris, 1950, 50, dit : "L'argument conclusif (,...) est ce type de raisonnement dans lequel l'esprit convient que si l'on compare deux réalités exprimées dans des concepts avec une troisième réalité exprimée dans un concept, alors celles-ci vont ensemble ou s'excluent l'une l'autre. - Le syllogisme qui affirme la conjonction est un syllogisme affirmatif, le syllogisme qui affirme l'exclusion mutuelle est un syllogisme négatif".

Note : Nous devons noter que Thonnerd ne mentionne pas le syllogisme restrictif, contenant des réserves. Donc, par exemple, le réducteur.

Note : *I. Bochenski. O.P.. Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw. 1961, 92 (Law and Rule), nous enseigne quelque chose d'important.

La dérivation à partir des syntagmes prépositionnels peut faire l'objet d'une règle. - Par exemple, la règle appelée "modus ponendo ponens" (depuis les logiciens scolastiques). Nous avons déjà appliqué cette règle, sans la mentionner explicitement, à la formule représentant la "sunthesis" (déduction). Là, cette règle ne soulève aucune objection.

Mais dans l'analyse, la réduction, elle l'est. En déduction, la règle est simple. Valide inconditionnellement (sans réserve) ; dans la réduction conditionnelle, avec réserve et donc restrictive (jusqu'à ce qu'il soit prouvé de toute façon que l'hypothèse est valide).

En bref :

a. Une loi (logique ou autre) exprime tout ce qui est (ainsi ou ainsi) : ici : le lien englobant ou "si, alors" (la dérivation) ;

b. une règle (logique) exprime cela dans une formule (aveugle) que nous pouvons, pour ainsi dire, appliquer sans raisonner.

Modalités de diversion.

Les "modalités" (manières d'être) les plus connues sont la triade "nécessaire (ou non)" et "non nécessaire". Au lieu de "nécessairement pas", on dit aussi "impossible" et au lieu de "pas nécessaire", "possible". A chaque fois, le verbe auxiliaire " être " est inclus, bien sûr : ainsi " possible " est " tout ce qui " peut être " et " impossible " tout ce qui ne peut pas être ".

Dans la dérivation, ces termes font référence à la qualité de la dérivation (affirmative ou négative (nécessaire ou non) ou contenant des réserves (possible)).

Un exemple. - Jan n'apprend pas très bien depuis un certain temps. Vous, en tant qu'enseignant, vous dites : "C'est peut-être parce que ses parents sont divorcés". C'est un raisonnement réducteur dissimulé.

Le rôle central. - G. Jacoby, o.c., 73.-- "Le syllogisme d'Aristote est le noyau qui n'est jamais séparé de toute la logique. C'est à la fois ce sur quoi reposent la théorie des concepts et la théorie du jugement.

Elle est basée sur la lecture des identités entre :
a. exprimés en termes de concepts et
La décomposition de ces identités est la tâche principale de toute logique. - La décomposition de ces identités est la tâche principale de toute logique. - Cela signifie que nous sommes maintenant arrivés au cœur même de la logique traditionnelle.

Logique et épistémologie.
Epistèmè', scientia, science. - L'épistémologie est la science de la connaissance (a.o. et vrl. Science).-- On confond parfois les deux.-- L'épistémologie concerne les réalités (exprimées ou non en concepts).-- Un exemple.

A. - *Situation* - A. Atwomiloto est le rédacteur en chef catholique du magazine indonésien "Monitor" ; en 1990, il publie une liste des cinquante "personnalités les plus admirées". Après le président Suharto, le dirigeant irakien Saddam Houssein et Atwomiloto lui-même, le prophète Mahomet n'arrive qu'en onzième position.

Conséquence : une avalanche de protestations dans l'Indonésie islamique primitive ! Actuellement, l'Indonésie compte environ 179 millions d'habitants, dont 90 % sont musulmans.

Monitor est interdit ; Atwomiloto lui-même est accusé par un tribunal islamique **a. de** blasphème envers Allah (Dieu) et **b. d'**incitation à la violence. -- Ceci a été rapporté par les journaux de l'Ouest.

B. - *Traduction en une déclaration de clôture.*
Les données (réalités) que nous venons de mentionner peuvent être représentées comme suit. Car dans toute situation, des syllogismes injustifiés sont à l'œuvre.

Par exemple : "Les préceptes islamiques (exprimables par des prépositions) - le Coran, la jurisprudence coranique - sont absolus (non susceptibles de relativisation) et donc applicables par les tribunaux.

Eh bien, Atwomiloto et son magazine - dans un sondage auprès des partisans de la musique pop et de la culture pop - violent ce caractère absolu, ('inviolable') et s'exposent immédiatement à des poursuites judiciaires (par blasphème et incitation à la violence communautaire (entre groupes, - races, religions). Ainsi, le modèle culturel islamique devient exécutoire par le biais du tribunal d'Atwomiloto.

L'épistémologue s'intéresse aux phrases vraies : le (ré)logicien aux dérivations valides. Que les phrases soient vraies (vérifiables) ou non ne l'intéresse pas en tant que logicien.

Conséquence. - Nous traduisons la phrase de conclusion susmentionnée en termes hypothétiques.

Ainsi : Si les présupposés culturels islamiques sont "absolus" et immédiatement applicables par une action légale, et si Atwomiloto et son magazine Monitor violent le caractère absolu desdites valeurs culturelles (en calomniant Allah et en incitant à la violence communautaire), alors les présupposés islamiques deviennent applicables par une action légale.

Le logicien, en tant que logicien, ne pense pas en phrases vraies mais seulement en phrases "si alors" ! Ici : "Les deux phrases prépositionnelles mènent-elles logiquement à la phrase postpositionnelle ou non ?". C'est la question que le logicien pur se posera. Seule la déduction ou la conclusion compte. - En ce sens, J.Fr. Herbart (1776/1841) a écrit qu'en logique, tous les jugements "catégoriques" selon la forme du langage dans le syllogisme sont, dans leur véritable essence, des jugements hypothétiques. *G. Hartensteing, F.Fr. Herbart, Sämtliche Werke*, Hambourg / Leipzig, 1850/1893, xxii, 506.

Une autre application.

J. Lachelier (1832/1618 ; kantien) distingue les raisons a-prioritaires et a-posterioritaires. Nous expliquons brièvement.

A. - Syllogisme d'Apriori."Toutes les grandes déesses de la mythologie sont des "déesses du destin" et, en tant que telles, elles déterminent le destin et sont instantanément puissantes.

Eh bien, Aphrodite est une telle déesse.

Ainsi, Aphrodite, en tant que déesse du destin, est destinée et à la fois puissante".

Jetez un coup d'œil à *E.D. 28* (analytique/synthétique en langage kantien). - Quantité : "toutes" et "une seule" (toutes les déesses du destin dont une seule, Aphrodite), Si toutes, alors aussi une parmi toutes ! Cela revient à une analyse de la définition.

B. - *Syllogisme postérieur.*" Toutes les déesses de la mythologie hellénistique sont, dans le langage de S. Paul (*Colossiens* et *Galates*), des " éléments du cosmos " (facteurs qui contrôlent notre monde). Eh bien, aux yeux de Paul, ces êtres sont dualistes : ils font à la fois le mal et le bien.

Eh bien, il observe qu'Aphrodite fait à la fois le mal et le bien (en tant que patronne de toutes les formes possibles d'érotisme).

Ainsi, aux yeux de Paul, Aphrodite est un membre de la collection des "éléments du cosmos".

Est-il nécessaire que, pour une telle raison, Aphrodite soit un membre des éléments cosmiques auxquels Paul fait référence ? Avec réservation.

Neuvième échantillon. - Raisonnement 3 (types de fermetures). (33/35).
Échant. bibliogr.:. *Ch. Lahr. Logique*, 519/528.
Le fait qu'il y ait une multitude de formes à trouver en termes de fermeture est régi par deux éléments.

A. ***Le chiffre (jugement).***
Le positionnement des trois concepts - termes - dans les trois phrases en tant que sujets ou en tant que proverbes détermine la 'configuration' (composé verbal. 'combinaison'). Cela donne quatre chiffres.

B. ***Le mode (jugement).***
La quantité (des sujets) et la qualité (des énoncés) déterminent les modes (= pluriel de 'mode') de la déclaration finale. Ce qui donne soixante-quatre modes".

Combinatoire des syllogismes.
C'est l'interconnexion des chiffres (4) et des modes (64) en configurations. Cela donne 4 x 64 = 256 types (configurations) de la ligne de fermeture. Ils ont été enregistrés par les scolastiques médiévaux en vers mnémotechniques. Pensez au "modus ponendo ponens" d'en haut.

L'utilité de l'argumentaire de clôture.
Sur les 256 types ou formes possibles, 19 sont logiquement valables et 5 à 6 sont courants.

Les trois principaux types de Ch. Peirce.
Peirce a laissé une des combinaisons possibles.
Déduction. - Tous les haricots de ce sac sont blancs. Eh bien, ce haricot (singulier) / ces haricots (particuliers) proviennent de ce sac. Donc ce haricot / ces haricots sont blancs.

Déplacez le premier préfixe vers l'arrière : cela donne l'induction. - Ce haricot / ces haricots proviennent de ce sac. Eh bien, ce haricot / ces haricots sont blancs. Donc tous les haricots de ce sac sont blancs.

Note - Il s'agit d'une généralisation (d'un seul ou de certains à tous).

Encore une fois, reculez la première préface : cela nous donne une réduction. - Ce haricot / ces haricots sont blancs. Eh bien, tous les haricots dans ce sac sont blancs. Donc ce haricot / ces haricots proviennent de ce sac.

Note : Peirce appelle aussi "réduction" "hypothèse" ou même "abduction".

Des étapes de fermeture irrégulières.

Échant. bibliogr.: *Ch. Lahr. Logique*. 527/526 (Syllogismes irréguliers). - La formule de base en trois parties "préposition 1 et préposition 2, postposition" est, en fait, souvent modifiée - simplifiée ou liée, par exemple. Examinons-en quelques types.

A.1. - L'enthymème.

Enthumèma" en grec ancien signifie "tout ce que l'on garde en soi". Donc, syllogisme implicite non formulé.

L'exemple suivant est célèbre. - Un commissaire de la police judiciaire dit à un suspect devant lui : "Celui qui a un intérêt à commettre le crime en est coupable" (L. Annaeus Seneca (de Cordoue (1/65 ; penseur stoïcien, professeur de l'empereur Néron) dans sa Médée).

Le mot de la fin dans son intégralité : "Celui qui a un intérêt à commettre le crime en est coupable. Eh bien, le crime vous a profité. Vous en êtes donc coupable".

Note **-** La conclusion est évidemment restrictive (à condition qu'il n'y ait personne d'autre qui bénéficie du même crime),

A.2.1. - ***Polysyllogisme.***

Il s'agit d'enchaîner des syllogismes de telle sorte que l'arrière-pensée du précédent soit la préface du suivant. "Ce qui n'est constitué d'aucune partie (matérielle) ne peut pas se désagréger. Eh bien, l'âme de l'homme - du moins l'âme incorporelle - n'est constituée d'aucune partie (matérielle). L'âme (incorporelle) de l'être humain ne peut donc pas se désintégrer (= mourir). - Eh bien, ce qui ne peut pas se désintégrer est immortel. L'âme humaine (incorporelle) est donc immortelle".

A.2.2. ***Les sorites.***

Ce raisonnement consiste en une série de phrases de telle sorte que le dire de la phrase précédente devienne le sujet de la suivante. - "Cette rivière pétille. Ce qui pétille, bouge. Ce qui bouge, n'est pas figé. Ce qui n'est pas gelé, ne peut pas me porter. Donc cette rivière ne peut pas me porter". (C'est le raisonnement du renard dans une des œuvres de (Michel de) Montaigne (1533/1592 ; penseur septique).

A.2.3. ***- Le dilemme.***

Vient du grec ancien "dis" (deux fois) et "lèmma" (prémisse). - On a un dilemme valable dans la mesure où il y a disjonction (soit ... soit ..., deux et seulement deux possibilités) et dans la mesure où aucun contre-argument n'est possible. La forme : un syllogisme double mais avec une seule conclusion. - Soit vous étiez à votre poste, soit vous n'étiez pas à votre poste. **1.** Si vous étiez à votre poste, vous avez manqué à votre devoir. Si tu étais à ton poste, tu as manqué à ton devoir, et tu es donc coupable de mort**2.** Si vous n'étiez pas à votre poste, alors ipso facto vous avez perdu votre honneur, donc vous êtes coupable de mort.

B. - *L'Epicheirema.*

Epicheirèma", en grec ancien, signifie "attaque". Chaque préposition est immédiatement assortie de sa preuve. - "Un agresseur injuste peut, en conscience, être tué. - Tant la loi de la nature que la loi absolue (= "positive", introduite par les hommes) autorisent un tel meurtre en tant que légitime défense. Eh bien, Clodius (mort en - 52, tué par les bandes de Milo) était un agresseur si injuste de Milo (- 95/-48 ; tribun du peuple romain). - Les antécédents de Clodius (= sa vie d'avant), ses compagnons, le type d'armes le prouvent. Ainsi, tuer Cladius était pour Milo une légitime défense".

Raison de fermeture invalide.

1. Para.Logismos", en grec ancien, est un raisonnement (conscient ou aussi inconscient) non valable.

2. Sophisme" (plus tard aussi "sophismos") - ainsi dans *L'État de Platon* 495a - signifie la même chose. - Le langage ultérieur des logiciens identifie le paralogisme à un raisonnement inconsciemment invalide et le sophisme à un raisonnement consciemment invalide.

Note : Ne confondez pas "sophisme" et (proto)sophisme !

Modèles applicables.

Epikoeros de Samos (-341/-271 ; fondateur de l'épicurisme, une sorte de philosophie du plaisir ou "hédonisme") voulait faire passer la mort pour "rien de terrifiant".

***Phrase* 1 :** (= dilemme) : "Soit notre âme meurt avec le corps biologique, soit elle survit".

***Phrase* 2** : "Eh bien, si elle meurt avec son corps biologique, alors elle ne possède plus aucune expérience et, du coup, elle n'éprouve plus aucune calamité ; si elle survit, alors elle est libérée des calamités corporelles et est donc plus heureuse que dans l'état incarné".

Conclusion : "Donc, dans les deux cas, la mort n'a "rien de terrifiant".

Note : Comme indiqué ci-dessus, un dilemme n'est valable que s'il existe deux et seulement deux possibilités. Epikoeros omet une troisième possibilité : l'âme survit et endure par exemple le regret ou le remords ou ainsi de suite sur toutes sortes de mauvais calculs ou d'erreurs dans sa vie. En d'autres termes, Epikoeros présente un faux dilemme.

Protagoras d'Abdera (-480/-410 : chef de file des Proto- ou Premiers Sophistes (-450/-350), enseigna à Eualthès (Lat. : Evalhes) la rhétorique contre paiement (la première moitié était payée avant le début de l'enseignement, la seconde une fois qu'Eualthès avait gagné son premier procès). Mais ce dernier n'a pas plaidé ! Protagoras l'a mis en procès : "Soit vous gagnez ce procès, soit vous le perdez. Si vous gagnez, notre accord est valable. Si vous perdez, les juges vous condamneront à payer. Donc dans tous les cas, vous payez. Ce raisonnement sournois est une forme d'éristique, c'est-à-dire de raisonnement astucieux.

Dixième échantillon : Raisonnement 4 (déduction / réduction) (36/39)

Échant. bibliogr.: *J. Lukasiewicz* (1876/1956), *Aristotle's Syllogistic from the Standpoint of Modern Formal Logic*, Oxford, 1951-1, 1957-2 ;

-- *Ch. S. Peirce* (1839/1914 ; fondateur du pragmatisme), *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878), 470/462.

Nous allons maintenant aborder deux des principaux types de discours de clôture.

Mais d'abord un platonicien parle. - L'"analusis", c'est-à-dire la recherche des propositions à partir desquelles une certaine proposition peut être prouvée (...).

La "sunthèse" (synthèse) qui est l'inverse de l'"analyse", c'est-à-dire qu'à partir d'une proposition donnée on en prouve une autre". - Nous lui donnons une forme recadrée.

1. - ***Sunthesis (déduction)***

"Si a, alors b et si a, alors b". -

Cela dépend, bien sûr, des quantités (sujets) et des qualités (énoncés) des phrases concernées. - Ce qui est certain, en revanche, c'est que les concepts fondamentaux de Platon, très appréciés, de "tout" et de "totalité" - les connaisseurs s'accordent sur ce point - sont primordiaux pour la déduction.

Tous' - ***Phrase* 1.** - Tous les haricots de ce sac sont blancs.

- *Phrase* 2. - (Eh bien) ce haricot (sing.) / ces haricots (part.) viennent, viennent de

ce sac (= appartient à "tous").

- *Concl.* - (Donc) ce haricot / ces haricots est / sont blancs.

Entier" - ***Phrase* 1**. - Ce haricot entier est blanc.

- *Phrase* 2. - (Eh bien,) c'est une particule de ce haricot.

- *Concl.* - (Donc) cette particule est blanche.

Jetez un coup d'oeil à *E.D. 16v*. (Identité) et vous verrez que la séquence "tout/quelques (un seul)/aucun" et "tout/partie/hors" dominent le raisonnement. A tel point qu'elle est automatiquement " analytique " (Kant), " apriorique " (Lachelier), nécessaire.

Remarque : Platon ne connaissait pas la théorie actuelle des ensembles ou des systèmes ; il connaissait les concepts de "tout" et de "totalité" (avec les séries mentionnées ci-dessus) en tant que concepts fondamentaux (à la base de la "synthèse"). Comme *E. De Strycker, S.J., Beknopte geschiedenis van de Antieke filosofie*, Antwerpen. 1967, 104, devrait en fait être mentionné.

Autres exemples.

"Tous les systèmes informatiques sont constitués d'un certain nombre de pièces. Eh bien, voici un exemple d'un tel système informatique. Il est donc composé de plusieurs parties".

Tous les systèmes informatiques complets contiennent toutes leurs parties, eh bien, ceci est un système informatique complet.

Il comprend donc toutes les pièces". "Et donc il inclut toutes les parties.

Note : Comme vu dans l'*E.D. 28* (Analytique / Synthétique) (voir aussi *E.D. 29 ; 32*), le raisonnement strictement déductif n'enseigne rien. Elle n'éclaire qu'un ou plusieurs aspects (éléments et/ou totalité). Mais c'est déjà quelque chose ! Et surtout le raisonnement déductif est la prémisse secrète ou non de tout raisonnement (y compris le raisonnement réductif).

Conclusion. - Par conséquent, la déduction n'est pas si tautologique (disant la même chose) et donc inutile.

Raisonnement déductif axiomatique.
Anderson / Johnstons, Natural Deduction, 4. - Là, les proposants disent ce qui suit.

Un jugement mathématique
On le prouve en montrant qu'il est dérivé de prépositions (= axiomes, postulats).

Modèle appliqué.
Comme axiome, on suppose que (pour tous les cas x, y, z) x(y + z) = xy + xz. Ceci est donné (comme un postulat).
Question : prouver que x [(y + z) +w] = (xy + xz) + xw.
Preuve : La preuve ou l'argument consiste en un certain nombre d'étapes (= opérations déductives). - x[(y+z) +w] = x(y+z)+xw en vertu de l'axiome postulé : x(y+z) + xw = (xy + xz) + xw en vertu de l'axiome postulé. Immédiatement, nous avons le demandé (= recherché).

Note : Cela montre clairement que, bien que la déduction n'enseigne rien de nouveau (tautologiquement, elle dit la même chose), elle éclaire des aspects (applications). Les mathématiques, en tant que pensée mathématique pure, procèdent de cette manière.

Note - Comme le souligne O. Jacoby, le raisonnement le plus courant en matière de déductions est le suivant :
a. - Théorie des ensembles : "Tout ensemble contient ses éléments, et tous les éléments qu'ils contiennent" ;
b. - Systématique : "(Tous) les ensembles contiennent leurs parties et toutes les parties.
Parmi ceux-ci, les jugements déductifs ne sont que des applications.

Raisonnement quotidien.
"Si notre Mieke étudie bien, alors, normalement, elle réussit et si elle étudie (en fait) bien, alors elle (en fait) réussit". - Cet exemple peut sembler trivial, mais notre esprit raisonne ainsi tous les jours (sans le faire explicitement et de manière raisonnée comme c'est le cas dans cette logique). La logique amène à la conscience ce qui se passe déjà inconsciemment. Ceci afin d'être plus précis et responsable.

2. -- *"Analusis" (réduction).*

"Si x (inconnu a), alors b et si b, alors x". - Ch.S. Peirce parle ici soit d'hypothèse, soit d'" abduction " (nous évitons ce dernier terme).

Modèle applicable. - "Cette poignée de haricots est blanche. (Eh bien,) tous les haricots dans ce sac sont blancs. (Donc) cette poignée de haricots vient de ce sac".

Ou encore : "Ce morceau de haricot est blanc. Eh bien, voici une paire de haricots à laquelle il manque une pièce. Donc ce morceau de haricot provient d'un des deux haricots. C'est ce qu'on appelle dans les milieux scientifiques l'explication d'un fait. Tant qu'une telle explication ou "explication du pourquoi ou du pourquoi pas" n'est pas certaine (vérifiée), on l'appelle une "hypothèse".

Note - Il est immédiatement clair que la dérivation, dans les deux cas mentionnés, est seulement possible (pas nécessaire). Ici :

a. il est possible que la poignée de haricots provienne d'un sac différent de celui qui est en vue (on n'est pas témoin oculaire) ;

b. il est possible que le fragment de haricot provienne d'un troisième haricot qui n'est pas en vue. Mais pour l'instant, cette hypothèse est la seule disponible : le raisonnement reste donc restrictif (sous réserve de recherches ultérieures).

Autres modèles d'application. - Si notre fille étudie bien, elle réussit généralement. Eh bien, notre fille a réussi. Elle a donc bien étudié".

Dérivation restrictive, car, dans une interprétation malveillante, on pourrait suggérer : "Peut-être qu'elle n'a pas bien étudié mais qu'elle a eu les faveurs du professeur ou, encore plus, qu'elle a eu de la chance dans le choix des questions posées". Mais pour l'instant, l'hypothèse reste valable. comme une "explication" valable des bons résultats aux examens,

"Là où il y a de la fumée, il y a du feu".

On connaît le dicton. Elle couvre une réduction ou "analusis". - Si le feu, alors la fumée. So smoke" (Sunthesis). - "Si le feu, alors la fumée, Eh bien, la fumée. Donc le feu." (L'analusie du proverbe est rendue claire par notre formulation logique stricte).

Note - Derrière cela se cache un autre syllogisme : " Si cause, alors effet ". Eh bien, conséquence (ici la fumée).

Ainsi la cause (ici : le feu)". Ce raisonnement causal ou de cause à effet est à la base de très nombreuses expériences scientifiques dans lesquelles on recherche les véritables causes des faits observables. Mais déjà dans la "raison" quotidienne (le raisonnement), la même structure apparaît.

"Je pense, donc je suis".

Ces phrases proviennent du fondateur de la philosophie moderne - subjectale - ou centrée sur le moi, René Descartes (Lat. : Cartesius (1596/1690)). - " (Si je pense comme moi (sujet), alors j'existe. Eh bien,) je pense. C'est ce que je fais".

En fait, la pensée dépend de la présence : "Tout ce qui existe en tant qu'esprit pense comme un je ou un sujet. Eh bien, j'existe en tant qu'esprit. Je pense donc comme un je ou un sujet". - Ce qui est en fait, en termes kantiens, une question de définition. Ce qui donne donc lieu à une dérivation analytique (définition-analyse), selon l'expression kantienne.

Note **-** En règle générale, l'homme, en tant qu'esprit incarné, est un système ou un ensemble cohérent. Deux aspects essentiels d'un tel système d'esprit sont **a. l'**existence (qui s'applique à tout ce qui est réellement), **b. la** pensée). Or, entre l'existence en tant qu'esprit (dans ou sans corps) et la pensée, il existe un lien systémique indissociable : on peut les distinguer. (Ces deux traits) mais on ne peut pas du tout les séparer. C'est - ces deux "distinction - main dans la main avec la séparabilité", est la définition d'un système ou d'un système.

Retournez-le ou déformez-le comme vous le souhaitez : la collection (patonienne : tout) et le système (platonicien : entier) - cf. *E.D. 17* (totum logicum et totum physicum) - sont les identités partielles à la base.

Un autre exemple.

"Si (A) un être spirituel (purement incorporel), alors (B) immortel (car incapable de se désintégrer comme les choses purement matérielles ou matérielles le font avec le temps).

Eh bien, l'âme (incorporelle) de l'homme est une telle (copie de) l'être spirituel (= A). L'âme immatérielle de l'homme est donc immortelle (= B)".

C'est le raisonnement déductif. On peut renverser la situation : imaginez qu'un jour on ait la preuve évidente de l'immortalité de l'âme immatérielle de l'homme (remarque : selon certaines écoles philosophiques, l'homme a plus d'un type d'âme). Dans ce cas, on peut raisonner :

" (A) Si un être spirituel, alors immortel (où la clause principale représente B).

Eh bien, l'âme humaine est immortelle (B).

Elle est donc un être spirituel". (A)".

Nous donnons de tels exemples pour montrer que même dans le raisonnement réducteur, la manière déductive de procéder n'est jamais totalement absente.

Ce qui démontre son rôle de "fondation".

Onzième échantillon. - Raisonnement 5 (Induction) (40/44)

On peut s'étonner que ce n'est que maintenant que le raisonnement inductif est utilisé de manière formelle, c'est-à-dire la généralisation (tous) ou la généralisation (ensemble). En effet, la base est invariablement constituée d'échantillons, c'est-à-dire de grilles partielles d'une collection (un ou plusieurs spécimens) ou d'un système (une ou plusieurs parties). A partir de ces échantillons, on induit à tous les spécimens de la collection en question ou à l'ensemble du système en question.

"Une importante (...) *forme* appliquée *de la réduction*, est l'induction". *Bochenski, O.Pl, Les méthodes philosophiques dans la science moderne,* Utr./Antw., 1961, 146).

On peut immédiatement ajouter qu'en déduction aussi, nous travaillons invariablement avec des échantillons : aucun système axiomatico-déductif ou partie de celui-ci ne présente tous les axiomes possibles, mais seulement une partie ou un échantillon, de ce tout.

Conclusion. - L'induction mérite un traitement séparé dans une logique digne de ce nom.

Échant. bibliogr.: *Ch. Lahr, Logique,* 591/598 (*L'induction*).
L' auteur distingue au moins trois types d'induction.
a. (Ce que l'on appelle) L'induction "aristotélicienne",
b. l'induction "socratique" (qui est apparemment la plus courante) et
c. une application aux processus de causalité, l'induction "baconienne".

L'induction sommative ou "aristotélicienne".
"Ce qu'on a déterminé de chaque membre d'un ensemble (ou de chaque partie d'un système), - chaque membre (ou partie) pris séparément, qu'on résume en l'affirmant de tous les membres (ou parties) ensemble". La soi-disant "généralisation" ou "généralisation" se résume ici à un résumé.

Modèle appliqué. - Dans son *Analutika* (= Logique), Aristote dit ce qui suit : "L'homme, le cheval, la mule - chacun pris individuellement vit longtemps. Eh bien, (selon l'interprétation de l'époque) ce sont les (seuls) animaux sans bile. Donc tous les animaux sans bile pris ensemble vivent longtemps".

Note - Nous avons complété le texte d'Aristote par "pris séparément" et "pris ensemble" pour clarifier ce qu'il voulait dire explicitement.

Summatif" (Lat. : "summa", somme, résumé) exprime parfaitement : on résume.

Bochenski, o.c., 146, dit à propos de l'induction sommative ou, comme il le dit aussi, "complète" : "Si x1, x2, x3 ...xn sont des éléments de la classe a et tous ses éléments - à part ceux-ci il n'y en a pas - et si F (*note :* un trait qui a été testé) appartient à x1, x2, x3, ...xn, alors F appartient à tous les éléments (*note :* collectivement) de a".

Il s'agit de définir l'induction sommative ou aristotélicienne d'une manière complexe mais rigoureuse.

Note : Selon Bochenski, cette "induction" est en fait une déduction : c'est correct dans la mesure où il s'agit d'un résumé (si tous séparément, alors tous sommairement ou collectivement) ; c'est incorrect lorsque, en tant que base d'une véritable induction amplificatrice (expansion de la connaissance ou de l'information), l'induction sommative intervient comme un nombre limité d'échantillons d'une totalité (collection ou système).

L'induction baconienne ou causale.

Francis Bacon de Verulam (1561/1026) est connu pour son œuvre *Novum organum scientiarum* (littéralement : Nouvel organon (*E.D, 08 : Organon d'Aristote*) des sciences) (1620). Dans cet ouvrage, il appelle à une réforme des sciences, qu'il considère comme un moyen de contrôle, libre de toute préoccupation religieuse. Pour lui, la méthode inductive, bien comprise, semble la plus appropriée.

Conclusion. - La méthode inductive existe depuis l'Antiquité (Socrate est connu pour cela), également dans son application causale (Anaxagore de Klazomenai l'appliquait : il vivait -439/-428). Donc Bacon ne les a pas inventés. Mais il les souligne avec un accent typiquement moderne : en expérimentant, on "torture" la nature de telle sorte qu'elle révèle ses secrets et que l'homme en fasse le moyen de s'asservir cette même nature... Tel est le contexte moderne.

En substance : "Si toute l'eau bout à 100° C, alors cette eau et cette eau, eh bien, cette eau et cette eau bouillent à 100° C.". Donc toute l'eau bout à 100° C.. C'est le premier fond.

Maintenant, le raisonnement typique de Bacon :

"Si la cause (o), alors l'effet (g). Eh bien, conséquence (g), puis cause (o)". - "Cette eau, cette eau" (stitchpr.) atteint un point d'ébullition.

C'est grâce à un chauffage suffisant,

Ainsi, toute eau atteint le point d'ébullition grâce à un chauffage suffisant".

On ne voit pas ici un résumé, à une véritable généralisation : d'un ou de quelques cas de causalité on conclut à tous.

Voilà pour les deux origines. Et maintenant, la formule logiquement stricte :

“ (Car) toute eau (est), si elle est suffisamment chauffée (O), elle atteint alors son point d’ébullition (G),

Eh bien, cette eau et cette eau, après un chauffage suffisant (O), atteignent le point d’ébullition (G).

Ainsi, toute eau, après avoir été suffisamment chauffée (O), atteint le point d’ébullition (G).”

Le concept de “droit (naturel)

Maintenant, relisez *E.D. 30* (*Law and Rule*). - Une induction réelle, si elle est suffisamment testée, peut conduire à des lois réelles, c’est-à-dire à des affirmations qui s’appliquent à toutes les instances d’un concept. Ici pour toute l’eau. C’est un exemple de l’importance fondamentale de l’induction réelle pour toutes les sciences. Surtout pour les sciences mathématiques et naturelles.

De l’induction sommative à l’induction amplificative.

Comme expliqué ci-dessus :

a. l’induction sommative est le résumé des spécimens ou des cas testés ;

b. l’induction amplificatrice (qui élargit les connaissances) est l’extension à des spécimens ou des cas non testés des résultats de l’induction sommative.

Modèle métaphorique (théorie des ensembles) et métonymique (théorie des systèmes). Il est préférable de présenter des modèles simples.

A. Métaphorique.

***Phrase* 1.** - Ce haricot / ces haricots viennent / viennent de ce sac.

***Phrase* 2.** - Eh bien, ce haricot / ces haricots est / sont blancs.

Concl. - Donc tous les haricots de ce sac sont blancs.

B. Métonymique.

***Phrase* 1.** - C’est une partie d’un haricot.

***Phrase* 2.** - Eh bien, cette partie est blanche.

Concl. - Donc le haricot entier est blanc.

Cf. *E.O. 17*. Les notions de “ collection “ (platonique : ensemble (copies ou “ images “) et de “ système “ (platonique : ensemble (la copie par exemple) sont en effet - pour la énième fois - préfixées.

Exemple d’école.

Chaque jour, nous raisonnons de manière inductive : de la sommation à l’amplification. - L’instituteur se promène avec les enfants dans la forêt : “éducation visuelle”. Soudain, une fille arrive en courant avec une belle plume rayée.

Raisonnement.

1. Il est clair que - pour ceux qui ont vu l’oiseau dans son ensemble - ce panache est une partie (= échantillon) du corps entier de l’oiseau, corps qui est le système englobant (ensemble cohérent) dans lequel un ensemble de panaches a sa place.

2. Voilà pour l'induction sommative : "Nous connaissons un panache". Maintenant, l'induction d'élargissement des connaissances : un enfant, qui s'y connaît en oiseaux, dit : "Cette plume avec les belles rayures ne serait-elle pas celle d'une pie ? C'est la conjecture, c'est-à-dire l'hypothèse. Seule une recherche plus approfondie peut donner une réponse "définitive" (ce qui prouve que l'induction ici et maintenant est un raisonnement restrictif). La déduction n'est pas nécessaire.

Notons que VZ 1 et surtout VZ 2 dans les deux syllogismes contiennent l'induction sommative, alors que le NZ exprime l'induction amplificative. On le voit : le noyau vérifié duquel part l'induction réelle, c'est-à-dire celle qui élargit les connaissances, est exprimé dans un résumé.

Induction socratique.

Socrate d'Athènes (-469/-399), le maître prééminent de Platon qui fut son plus brillant élève, est caractérisé par Aristote de la manière suivante : "Socrate s'est occupé des vertus éthiques. Il est le premier qui, dans cette perspective, a cherché à exprimer des définitions générales (...).

La raison valable pour cela était sa volonté de parvenir à des conclusions par le raisonnement. - en grec ancien : "sullogizesthai" - (...), Deux éléments sont avec la raison l'accomplissement de Socrate lui-même : le raisonnement inductif et les définitions générales". (*Aristote, Métaph*. M 4 : 1078b 17-32).

Socrate a notamment été choqué par l'émergence d'une élite de "professionnels" (ceux qui maîtrisaient une "technè", une connaissance, oui, une science) - des "spécialistes", si vous voulez. Ils étaient experts en agriculture, en construction navale ou autre, mais ils manquaient de conscience.

En conséquence, il insistait sur le fait que les experts sans conscience suffisante - la "justice" dans le langage de l'époque - représentaient un danger potentiel pour la polis, la société de l'époque.

À propos, voici l'une des différences culturelles entre l'induction baconienne (axée sur l'asservissement et l'exploitation de la nature, sans religion ni moralité) et l'induction socratique. Socrate allait jusqu'à ne voir aucune différence entre un spécialiste avisé mais sans scrupules et un voleur (qui par définition est plus avisé, plus "expert" que la plupart de ses concitoyens, mais n'a pas de conscience suffisante). Voilà pour le contexte.

Le dialogue socratique.

Socrate prélève ainsi des échantillons de la totalité des comportements consciencieux et/ou sans scrupules. Pour généraliser, selon le cas.

Plus que cela : comme il considérait que ses propres échantillons étaient peut-être partiaux, il a essayé, dans l'esprit véritablement démocratique qui caractérisait notamment (dans une certaine mesure) la population athénienne, de faire parler tout le monde afin que les autres opinions, c'est-à-dire les échantillons autres que le sien, aient une voix. Ce qui est la forme dialogique de l'induction.

Les deux, induction directe et induction dialogique, se retrouvent dans les dialogues de Platon, qui contiennent des inductions dialogiques.

L'induction analogique.

Ch. Lahr, Logique, 608/611 (*L' analogie*). - L'"analogie" est une identité partielle (*E.D. 16*) - L'induction analogique conclut d'une caractéristique déterminée (propriété) de quelque chose et de quelque chose d'autre (c'est une méthode comparative) à des caractéristiques éventuellement déterminables.

Modèle appliqué. - Étant donné que la Terre et, par exemple, Mars sont deux planètes. Eh bien, elles sont très semblables l'une à l'autre en termes de forme, de mouvement autour du soleil, de rotation de l'axe, etc. La similitude n'irait-elle pas si loin que, comme la Terre a une atmosphère, Mars en aurait aussi une ? C'est une hypothèse basée sur l'induction sommative.

En termes de théorie des modèles : la Terre - modèle car connu - nous fournit des informations sur Mars - original car inconnu - dans une certaine mesure. L'induction analogique dépend du degré d'analogie vérifiée ou d'identité partielle. Cf. *E.D. 19vv.* qui montre que l'identité partielle occupe une position clé dans notre pensée.

Induction universelle et statistique.

Échant. bibliogr.: *W. Salmon, Logic*, 55ff, (*Induction by Enumeration*). - L'induction sommative est également appelée "énumération complète". La logique de Port-Royal, par exemple, dit que toute "induction sérieuse" (à prendre au sérieux) repose sur une induction sommative ou complète. Locke et Reid réduisent l'induction non sommative ou amplificative à un " calcul de probabilité ". Rien de plus. - C'est une autre façon de formuler le fait que l'induction amplificatrice est une forme de réduction (avec un caractère restrictif).

Eh bien, l'induction universelle repose sur la coïncidence de l'induction sommative et amplificative, car on a examiné et résumé à 100% les cas individuels.

L'induction statistique n'a pas examiné 100 % des cas mais elle se généralise quand même à tous ou à la totalité !

Le douzième échantillon. -- Raisonnement 6 (statistiques). (45)
Échant. bibliogr.:

-- W. *Salmon, Logique*, 55/63 (*Ind. par En. - Stratistics*) ;
-- *I. Adler, Probability theory and statistics*, Utr./Antw., 1986.

Nous formulons d'abord la base (logiquement parlant).

A. - ***Induction universelle et statistique.***

Induction universelle : soit 100 %, soit 0 %, (tout/rien ou tout/rien). - Induction statistique : entre 100 % et 0 %. - statistiques :

***Phrase* 1 :** Ces haricots proviennent de ce sac (privé).
***Phrase* 2 :** Eh bien, ces haricots sont blancs à 63%.
***Concl*. :** Donc le complément (= le reste) de ces haricots est à 63% blanc.

Deuxième formulaire :

***Phrase* 1** : Cette poignée de haricots (privés) provient de ce sac.
***Phrase* 2 :** Eh bien, ces haricots sont blancs à 63%.
***Concl*:** Donc le haricot suivant est 63 chances sur 100 de blanc".

La distinction entre les deux formes de mots de clôture est claire : **a.** la phrase suivante se réfère à l'ensemble du reste ; **b**. la phrase suivante se réfère à un seul membre du reste.

B. - ***Statistiques.***

Par exemple, un gouvernement (statut) ou un État prend en compte une population entière (statistiques).-- En tant que matière, la science.

1. ***Objet matériel***. - Une multiplicité (collection (métaphorique), système (métonymique) qui n'est pas immédiatement claire ou transparente.

2. ***Objet formel***. - C'est l'angle ou la perspective sur l'objet matériel. Cette multiplicité est systématiquement soumise à l'induction statistique, qui se résume en chiffres (après comptage (sommatif) et classification (taxonomie)).

Deux aspects : **1.** L'induction sommative reflète les cas vérifiés (une partie ou un échantillon) ;

2. L'induction amplificatrice ou la statistique conclut de ces cas testés ou de ces suppositions d'échantillon, (e.a. par le calcul de probabilité) à tous ou au tout. Ce qui n'est qu'une façon approximative de faire les choses.

Les conditions suffisantes.

Toutes les lois qui régissent l'induction régissent également les statistiques. - La base, la partie sommative, peut être insuffisante pour deux types de raisons :

a. quantitative (peu d'échantillons ont été prélevés) ;

b. qualitative (on n'a pas procédé au hasard, "at random" (d'où "randomisation"), mais par exemple de manière biaisée).

Apparemment, de telles erreurs se produisent assez souvent dans les enquêtes (par exemple, dans les sondages d'opinion), qui produisent alors régulièrement des prédictions erronées. Les prédictions des lecteurs de cartes ne diffèrent pas tellement de ces prédictions.

Treizième acte - raisonnement 7 (raisonnement idiographique) (46/50)

L'un des chapitres les plus difficiles de la logique traditionnelle est la logique du one-off (unique, individuel, singulier). (Par conséquent, un petit chapitre sur ce sujet dès que possible.

Échant. bibliogr.:

-- *I.M. Bochenski, Wis. Meth.*, 162/171 (*méthode historique*) ;

-- *C.G. Hempel ; The Function of General Laws in History*, in : *Journal of Philosophy* 39 (1942) 135/ 481.

-- *G. Nuchelmans, Enquête sur la philosophie analytique*, Utr./ Antw., 1969, 241.

Remarque : outre les sciences historiques, les sciences géographiques participent également à la description et à l'explication du singulier et du ponctuel.

Par exemple, il n'y a qu'un seul Napoléon ou Hitler ; il n'y a qu'un seul Anvers ou Oural. Le concept général - par exemple, dictateur, ville ou chaîne de montagnes - ne peut suffire à représenter ce qui est unique chez Napoléon ou Hitler, à Anvers ou dans l'Oural. En tant que modèle pour un original unique, tout concept abstrait-général est inadéquat.

Pour commencer, deux concepts connexes.

A. ***L'exceptionnel ou le rare.***

Tout ce qui est exceptionnel ou rare n'est pas singulier ou unique, car il peut en exister plus d'un exemplaire.

B. ***Le purement singulier.***

Prenons une paire d'ours (jouets) : chacun d'eux n'est qu'un cas singulier de " ours (jouet) ". Mais s'ils sont fabriqués mécaniquement, par exemple, il est possible qu'ils soient interchangeables ou "identiques" : de cette façon, ils sont indiscernables (changez-les sans vous faire remarquer et un enfant ou même un adulte ne saura pas qu'il y a un autre "identique" en face).

Conclusion. - Napoléon et Hitler, Anvers et l'Oural ne sont pas simplement exceptionnels ou même singuliers. Ils sont radicalement uniques ou ponctuels. La notion de " juste un " est ici une notion singulière-concrète : est singulier ce qui est distinguable dans la mesure où le reste de tout ce qui a été, est, sera ou est concevable (possible) est distinguable de lui. C'est ce complément ou cette dichotomie "cet ici et maintenant" (le seul), d'une part, et, d'autre part, le reste absolument entier de l'univers ou de "l'être".

Conclusion. - L'étude ou la science de l'individu a son propre objet. On l'appelle "individuologie" ou, avec un mot grec, "idiographie". Parlé, on pourrait aussi parler de nom propre (car le nom propre est le nom "propre" de l'un (=/ nom d'espèce).

Une "définition" de la pièce unique.

Individuum ineffabile", l'individu est "innommable" (c'est-à-dire qu'il ne peut être mentionné dans un ou plusieurs noms généraux). *Ch. Lahr, Logique*, 537, cite "Non datur scientia de individuo", il n'y a pas de science du singulier. - Ainsi une tradition occidentale, depuis l'antiquité. - Le romantisme y a coupé court : le concept d'"Einmaligkeit" (une seule fois) a depuis trouvé sa place dans une logique complète.

L'école de Coimbra.

Échant. bibliogr.:

O. Willmann, Gesch.d. ldealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit). Braunschweig. 1907-2. 112/115. Les Conimbricenses, en latin de l'époque, ont publié, entre autres, un ouvrage : *In universam dialecticam Aristotelis* (1605).

Il définit tout ce qui est singulier comme suit : "Id cuius omnes simul proprietates alteri convenire non possunt". (Tout ce qui possède des propriétés qui, prises ensemble, permettent de le distinguer d'autre chose). On voit que l'accent n'est pas mis sur le singulier mais sur le distinguable (on dit aussi 'distinguable').

Egalement : **a.** toutes les caractéristiques, **b. dans la mesure** où elles forment un tout indivisible (système). "Omnes simul". La notion de "collection" (tout) et la notion de "système" (ensemble, conjoint, entier) - rappelez-vous *E.D. 17* - sont à l'arrière-plan d'une telle définition.

Note - Il s'agit d'une forme d'induction, l'induction sommative : on recherche d'abord toutes les caractéristiques séparément, puis on les résume en un tout - la définition : de chacune séparément mais toutes ensemble (c'est ainsi que sonnait la définition de l'estivage (*E.O. 40*)).

La définition d'un personnage historique.

Dans un distique (vers de deux lignes), les Jésuites de Coimbra ont établi la définition de l'unicité :

-- Forma (forme de la créature, c'est-à-dire le concept général qui situe d'abord quelque chose de singulier),

-- figura ("Gestalt" ; configuration, apparence matérielle),

-- locus (lieu).

-- stirps (descente),

-- nomen (nom, nom propre) Patria (patrie, région natale, zone d'habitation),

-- tempus (temps(point)).

--unum (c'est-à-dire la chose unique) perpetua reddere lega solent (montrer toujours la chose unique).

Dans cette énumération de caractéristiques qui se dégage inductivement, le nom (propre) est en effet très particulier, car c'est la seule "singularité" qui ne peut pas être universelle.

Vous voyez, on définit en énumérant jusqu'à ce que l'on devienne distinguable.

Une application.

(A) ***Forma (forme de créature). Nom de l'espèce : femelle.***

(Figure (vue) : très belle ; **2**. nom propre : Roxana ; origine**3.** : fille d'Oxuartes, satrape (sorte de gouverneur) du "basileus", le prince de Perse (c'est ainsi que les Grecs anciens appelaient le roi de Perse) ; région**4.** d'origine : Baktrianè (une région de l'ancienne Perse (+/- Turkestan/ Iran/ Afghanistan) ; localisation**5.** : Asie centrale ; temps**6.**(point) : -327 Roxana épouse Alexandre III (le Grand : -456/-323 ; fondateur d'un empire macédonien d'Orient, source de la culture "hellénistique" (= grecque tardive)),-- 319 elle part pour Epeiros (Lat. : Epire) avec la mère d'Alexandre. -316 elle est faite prisonnière par Kas(e)andros (Lat : Cassandre), prince de Macédoine (Macédoine, au nord de la Grèce), -354/-297, Roxana est emprisonnée et en -310 assassinée par Kassandros.

C'est le "remplissage" du schéma qui nous permet de construire une définition d'un personnage de l'histoire humaine.

Comme démontré ailleurs, une définition :

a. L'ensemble défini ("global") et

b. afficher uniquement le défini ("only").

En y regardant de plus près ("theoria"), il est clair que le schéma des Conimbricenses représente l'ensemble du défini et seulement le défini. Nous disons "entier" mais cela demande une explication : représenter toutes les caractéristiques individuelles qui constituent l'être complet (système) de Roxana est impossible.

Aussi l'énumération des traits qui composent le concept de "Roxana" (*E.D. 10*) doit nécessairement rester incomplète. "Individuum ineffabile" : l'unique est, dans son être plein, non prononçable (dans l'énumération des traits, notamment).

Cela n'empêche pas que la même énumération puisse devenir, à un certain moment, suffisante pour indiquer très précisément et sans ambiguïté la portée du concept qui lui correspond.

Conclusion. - L'énumération des caractéristiques du contenu du concept, même si elle est incomplète, peut être plus que suffisante pour indiquer la portée du concept, même unique, avec "akribeia", précision.

Selon saint Thomas d'Aquin (1225/1274 ; figure de proue de la scolastique du milieu du siècle (800/1450)) : "En rassemblant (= en résumant) de telles caractéristiques ("formae"), on parvient à une délimitation très précise de quelque chose d'unique par rapport au reste de l'"être" (= univers).

Eh bien, c'était celui que nous cherchions. C'est encore un autre résultat de l'induction.

Bochenski, o.c. 162v, dit que la méthode idiographique est applicable aux faits historiques. - Nous ajoutons immédiatement que les faits géographiques sont également applicables.

"De telles sciences ne se contentent pas de décrire mais expliquent aussi" (o. c., 163). C'est-à-dire qu'après la méthode directe (les phénomènes eux-mêmes en première approche ou description immédiate) vient, si les sciences sont pleinement développées, la méthode indirecte (ou explication, c'est-à-dire l'occultation de ce qui se cache derrière les phénomènes immédiatement vécus).

Bochenski voit deux "explications

a. ***La généralisation ordinaire*** (ou induction -court-).

Pensez à ceux qui tirent des lois statistiques à partir de données historiques (ou aussi géographiques). Ou même, peut-être, des "lois", c'est-à-dire des données régulièrement déterminables. Cf. *E. D. 42* (*droit (naturel)*).

b. ***La réduction générale***.

C'est donc l'hypothèse (à vérifier) qui explique au sens strict. -

Application.

Étant donné. - Le fait qu'Alexandre le Grand ait à cette époque poursuivi ses conquêtes jusqu'à ce qui est aujourd'hui l'Inde occidentale. - Ce fait est évident d'après la description.

Demandé -- L'explication.

a. La légalité ? Il se peut qu'Alexandre - comme tous les grands hommes du monde - et - ce qu'Hérodote d'Halikarnassos avant Alexandre avait déjà établi - ait souffert de la faim de terre (impérialisme nourri). Dans ce cas, on parlera de lui comme d'une instance de toute une collection ou comme d'une instance d'une "loi" générale (avec de nombreuses réserves, bien sûr).

b. Explication idiographique (hypothèse) ? Il se peut qu'Alexandre ait eu des raisons très personnelles de se rendre en Inde. Un fait va dans ce sens : il a construit un autel en l'honneur des grandes divinités qu'il avait héritées de ses parents, à la frontière même de ce que nous appelons aujourd'hui l'Inde. Alexandre était profondément religieux, comme l'avait déjà prouvé son comportement en Égypte : il avait assisté à la cérémonie de la prêtresse de Mendès (où l'on adorait le bouc "sacré"). Vu sous cet angle, Alexandre n'était pas un cas de légalité historique (la réduction inductive habituelle) mais un exemple de choix individuel de valeurs.

Comment les deux points de vue peuvent-ils être "prouvés" ? En prélevant d'autres échantillons dans notre documentation historique (qui est à nouveau une induction).

Syllogistique appliquée.

Aussi serré et fastidieux que cela puisse être, mettons tout cela sous forme de conclusion.

1. ***"Si tous les grands hommes du monde, alors souffrent de la faim de terre.***

Eh bien, Alexandre III le Grand, l'un des plus grands du monde. Donc Alexandre III le Grand souffre de la "faim de terre". Il s'agit évidemment du raisonnement déductif concernant un personnage historique (et un de ses actes : la marche contre les Indes).

"Si tous les grands hommes du monde souffrent de la faim de terre, alors celui-ci et celui-là (y compris peut-être un Alexandre III le Grand) grand homme du monde souffrent de la faim de terre. Eh bien, Alexandre III le Grand, par exemple, est avide de terres. Donc tous les grands hommes du monde ont faim de terre".

Il s'agit d'un raisonnement inductif : il prend pour échantillon une seule personne (un membre des "grands") afin de généraliser. - Si tous les grands hommes du monde souffrent de la faim de terre, eh bien, Alexandre III le Grand souffre de la faim de terre. Donc Alexandre le Grand est l'un des grands du monde".

C'est le raisonnement réducteur ou l'hypothèse, la causalité réside dans le fait que l'on est "grand de la terre" et que l'on vient à la faim terrestre précisément à cause de cela. Il s'agit alors d'une réduction causale ou causale. Il s'agit d'une explication stricto sensu. De l'effet on raisonne à la cause (au moins un facteur).

2. ***L'induction et la réduction générale vont de pair :***

Ils constituent tous deux un type de raisonnement réducteur ou (platonicien) "analytique". Pourtant, la différence est remarquable. - La réduction "explique" une loi générale en la voyant appliquée à un cas ; l'induction "explique" une loi générale en la voyant appliquée à un cas de celle-ci.

Tous deux sont réductionnistes en ce sens qu'ils donnent des explications possibles qui sont valables sous réserve, c'est-à-dire dans la mesure où des recherches ultérieures les confirment.

Conclusion générale.

De la liste des trois types de capstone ci-dessus, il ressort clairement que l'historiographie (et à sa manière la géographie) n'est ni unilatéralement déductive (comme le faisait, à sa manière, un Hegel ou même, dans une certaine mesure, l'historien de la Grèce antique *Thoukudidès d'Athènes* (-465/-401 ; œuvre : *La guerre du Péloponnèse*)) ni unilatéralement inductive ou simplement réductrice. Ils ne sont même pas purement idéographiques car des syllogismes sont à l'œuvre contenant des termes généraux. Ce sont des sciences qui utilisent toutes sortes de raisonnements.

Quatorzième échantillon... raisonnement 8 (raisonnement d'autorité). (51/55).
Les Scholatici médiévaux parlaient d'"argumentum ex auctoritate" en latin.

Échant. bibliogr.:
W.C. Salmon, Logic, Englewood Cliffs, N.J., 1963, 63/67 (Argument d'autorité).

Chaque jour, nous faisons appel à une autorité (ce que l'on appelle, dans le langage de Peirce, la "méthode de l'autorité"). Une personne - une star de cinéma qui "recommande" un savon ; Einstein en tant qu'adepte d'un prétendu "relativisme" (parce qu'il a fondé la théorie de la relativité) -, une institution - le F.M.I. (Fonds monétaire international), Amnesty International -, un texte Journal de Genève/Gazette de Lausanne en tant que source d'information fiable pour les hommes d'affaires terre à terre -, tous ces éléments émanent quelque part d'une "aura" ou d'une aura qui impose le respect. Du moins avec un nombre limité de personnes.

La forme la plus puissante était autrefois l'autoritarisme :
Dans l'ancienne Union soviétique, le K.P. (parti communiste) était décisif ; Hitler, sous le nazisme, était "der Führer" (le chef) et Mussolini, sous le fascisme, était "il Duce" (le chef). Les figures populaires attirent les jeunes à tel point que tout le système éducatif des parents dans la société établie devient insignifiant et cède la place aux "figures charismatiques" telles qu'Elvis Presley ou les Beatles.

L'une des caractéristiques les plus frappantes de l'"autorité" telle que décrite ci-dessus est que "l'on ne raisonne plus". La faculté logique est "eingeklammert" (mise entre parenthèses). Cela est particulièrement évident dans des cas tels que : l'image scintillante (impression d'image) des stars de cinéma (leur "glamour" ou "éclat" a un effet hypnotique, est associé par exemple à un produit pour le bain), la popularité des footballeurs (qui soutiennent par exemple la publicité pour une eau de Cologne dont ils ne savent peut-être rien), le prestige de certains scientifiques (qui vont au-delà de leur spécialité). - Alors raisonnons sobrement.

Le syllogisme.
"X est une autorité fiable (c'est-à-dire une expertise) lorsqu'il prononce le jugement p. Eh bien, X affirme p. Donc p est fiable".

Ou encore : "Si X est fiable, alors son jugement p est fiable. Eh bien, voici p (jugement de X). Donc p est fiable". Considérez le raisonnement : malgré son apparence ... réductive, elle est en fait, en ce qui concerne l'argument d'autorité, déductive.

Le syllogisme réducteur.

En fait, il existe un argument d'autorité fiable. - Il s'agit alors d'une autorité épistémologique (*E.D. 31v.* : "*Sentences vraies*").

"Si **a.** la grande majorité, **b.** une majorité, **c.** un certain nombre de jugements p de X (concernant sa spécialité ou son domaine d'expertise) sont vrais, alors X **a.** une très grande, **b.** une grande. **c.** une certaine autorité.

Eh bien, **a.** la grande majorité, **b.** une majorité, **c.** un certain nombre de déclarations p de X (concernant son domaine) sont présentes ici.

Ces déclarations partagent donc son autorité".

Formellement, bien sûr, ce raisonnement est déductif. Mais la restriction ou la mise en garde se trouve dans certaines phrases ; "pas tous, mais certains jugements p sont vrais (même si la grande majorité est vraie, il y a le reste qui est faux) et "concernant son domaine d'expertise" (ce qui insinue qu'en dehors de ce domaine d'expertise, des jugements faux sont probables, très probables, oui, certains).

Maintenant, quel est le fondement de ces deux restrictions ? L'induction. La préface de l'argument d'autorité déductif est une phrase purement inductive. C'est là, et à juste titre, que réside la différence avec l'argument d'autorité purement déductif, car axiomatique, de tout à l'heure : là, les deux restrictions ne résonnaient guère et l'axiome d'autorité ne faisait que peser.

Conclusion : - L'argument de l'autorité épistémologique valide trahit dans la préface - avec - des réserves qu'il n'est qu'une dérivation déductive d'un contact inductif avec la réalité.

Modèle d'application. - Certains penseurs font appel à Albert Einstein (1879/1955 ; mathématicien et physicien ; prix Nobel de physique 1921), qui, en 1905, a formulé la loi d'Einstein (relation entre les photons et les électrons) et, 1905/1911, a introduit une cosmologie (théorie de l'univers) qui porte le nom de "théorie de la relativité". Dans le domaine microphysique et macrophysique, selon cette théorie, les déclarations non absolues s'appliquent en partie.

Eh bien, certains en ont déduit que, outre les énoncés mathématiques et physiques, nos jugements de valeur traditionnels, qui constituent la base de notre culture occidentale, ne sont pas non plus absolus mais seulement "relatifs" (= dépendants d'autres éléments ou facteurs).

C'est de l'autorité feinte.

a. Einstein n'a jamais apporté la moindre preuve de la validité non absolue des valeurs culturelles.

b. et a oublié que son autorité épistémologique n'était que mathématique et physique (et non cultuelle).

Modèle d'application.

Einstein était un partisan du déterminisme moderne (tous les phénomènes mathématiques et physiques obéissent absolument à un certain nombre de facteurs préalables tels que les suivants sont absolument calculables).

Une autorité sans partage.

Nous avons dit que le domaine d'expertise était également décisif : si d'autres experts ne contredisent pas les affirmations p de X, et même les confirment, cela renforce naturellement l'argument de l'autorité épistémologique.

Eh bien, depuis Prigogine et sa chaologie (qui prétend que l'élément chaotique ou désordonné dans tout le cosmos est si fort que le déterminisme moderne est intenable ou du moins doit être (fortement) affaibli), le déterminisme moderne (et immédiatement l'autorité d'Einstein sur ce point) a atteint une crise. En d'autres termes, il n'y a plus d'autorité indivise en la matière.

L'autorité de la science et des scientifiques.

Deux restrictions entrent en jeu ici.

A. - ***La restriction platonicienne.***

Lire *E.D. 26* ("*deux directions fondamentales*") ; *27 ; 32* (*typologie de Lachelier*) ; *(triade de 33Peirce*) ; *(35Platon : sunthesis / analusis*).

Platon était, à son époque, engagé dans ce que l'on appellerait aujourd'hui la "recherche fondamentale" sur les "technai" (sciences professionnelles). - Non seulement éthique (et politique ; cf. *E.D. 43* : *conscience*), mais avant tout logique : les propositions ou points de départ des sciences positives ou définies sont invariablement axiomatiques, car on ne prouve pas tous les jugements qui vont en premier, - si tant est qu'on pense à chercher une preuve quelconque. Pensez aux éléments "point/ligne/plan/corps" de la géométrie, par exemple. Platoniquement, il s'agit de simples "hypothèses" (phrases purement prépositionnelles ou... postulats ou axiomes).

Conclusion : Les fondements des spécialisations scientifiques sont soumis à une "analusis" ; que présupposent-ils à leur tour ? Tant que cette "analyse" ou recherche des fondements n'a pas été effectuée, un tel travail scientifique "pend" dans un vide logique..... Ainsi Platon.

B. -- ***La restriction du sujet.***

Échant. bibliogr.: G. Del Vecchio, *droit et économie*, in : *Bulletin Européen* 1962 : Janv. / févr., 10/12.-- Nous prenons fidèlement notre méthode un échantillon sondable.

Rationalisme éclairé occidental (depuis Galilée. Descartes et autres)

Ce rationalisme a donné à "tout ce qui est science (professionnelle)" une "autorité" comme jamais auparavant. On a même l'impression que l'"autorité scientifique" surpasse toutes les autres formes d'autorité. Pourtant, les plus de mille sciences thématiques qui ont vu le jour depuis la Renaissance, et qui continuent d'apparaître quotidiennement, sont régies par la loi du "Si les idées reçues, alors les idées reçues". Examinons avec Del Vecchio comment.

Luigi Einaudi (1894/1961 ; économiste, président de la République italienne 1948/ 1955) a soutenu que son sujet, l'économie, est une science purement hypothétique et partielle. C'est une spécialité, un domaine d'expertise.

a. - L*'économie, en tant que science professionnelle, est partiellement dépourvue de valeurs.*

Seules les valeurs économiques (biens, services) s'appliquent. Cela crée - ce que l'on appelle - l'"homo oeconomicus", l'être humain dans la mesure où il ne prend en compte que les données économiques. - Que ce spécialiste prenne l'économie libérale de marché ou l'économie planifiée socialiste comme hypothèse globale (= ensemble de prémisses), dans son "champ" (domaine, spécialité), il s'en tient fondamentalement à des faits positifs (définis, simplement établis) et à des explications et généralisations qui se fondent uniquement sur cette base définie.

b. - *L'avis d'Einaudi.*

"L'économiste en tant que scientifique, selon cet économiste, ne dit pas à ses semblables : "Vous devriez agir éthiquement et politiquement de telle ou telle manière", car dans ce cas il dépasserait son domaine - un domaine dans lequel il n'est pas expert, car il pratiquerait l'éthique ou la politique. - Mais il dit : "Si vous agissez éthiquement et/ou politiquement de telle ou telle manière, alors - compte tenu des lois économiques - vos actions auront telles ou telles conséquences économiques".

En d'autres termes : l'économiste scientifique positif ne donne jamais directement des règles de conduite éthiques et/ou politiques, - mais il donne des indications sur les implications (conséquences) économiques d'un comportement éthique et/ou politique.

Modèle appliqué. - Si un gouvernement autorise une augmentation des salaires (= un acte socio-politique) dans un ou plusieurs secteurs, il s'agit d'une mesure sociale (par justice sociale), mais en même temps, c'est une mesure économique, car la compétitivité des entreprises qui dépensent plus en salaires peut être réduite et les possibilités d'exportation peuvent en être affectées".

Voyez un exemple de la pensée rationnelle moderne dans la "phrase Si, alors".

Ch. Peirce sur les méthodes de pensée.

Ch. Peirce était un observateur. Il a observé qu'en fait, les gens agissent souvent selon quatre schémas : **a.** idiosyncratique ("Je pense individuellement comme ceci"), **b.** direct ("Je pense comme on me l'a appris"), **c.** préféré ("Dans chaque discussion, je pense comme ceci"). Enfin, il est également "objectif" (véritablement scientifique). - La plupart des scientifiques professionnels utilisent les quatre méthodes simultanément.

Têtu/ préféré.

Modèle d'application *Ch. Alain, L' effet lunaire*, in : *Psychologies* (Paris) 77 (1990 : juin) : 50/63. - La lune a, selon certaines personnes, une influence sur le comportement. - L' auteur cite nul autre que George Sarton, "le nid de l'histoire des sciences", à propos de Galilée, le fondateur des sciences exactes (= expérimentales et mathématiques).

"Galilei (1564/1642) voulait à tout prix éliminer l'astrologie en tant que forme de superstition. - Cela l'a conduit à rejeter catégoriquement la possibilité que la lune influence les marées.

Il était en effet l'un des plus grands esprits de tous les temps, mais, dans ce cas, son rationalisme passionné l'a égaré. Est-il vrai que tant de gens sont induits en erreur par leur "pulsion irrationnelle", - la pulsion pour tout ce qui est "mystérieux", il est également vrai que le "rationalisme" de Galilée l'a conduit à des préjugés, - quelque chose qui n'est pas mieux que la superstition".

Le raisonnement de Galilée : "Si toutes les formes de superstition - y compris l'astrologie - doivent être combattues à tout prix (*Note* : un des grands axiomes des rationalistes modernes) et si une de ces formes de superstition affirme que la lune influence les marées, alors cette forme de superstition doit être combattue à tout prix (c'est-à-dire sans même examiner si elle est vraie ou fausse).

Juste.

"Où, en fin de compte, les preuves scientifiques mènent-elles ?"

1. L'expert travaille dans un laboratoire.

2.1. Ses résultats aboutissent chez son client ; immédiatement, ils sont rarement accessibles au public.

2.2. Elles sont souvent très différentes des "informations" qui passent à travers les mailles du système de filtrage que notre système économique impose à la diffusion des données scientifiques, faisant passer le rendement avant la vérité ("méthode objective").

Quinzième échantillon. 9 (lemme). (56/59)

Travailler avec une ou plusieurs inconnues, c'est ce que signifie, dans la pensée platonicienne, "travailler avec des lemmates". On pourrait aussi dire : travailler avec des "hypothèses de travail". Tant que l'on "travaille" avec des choses qui, pour le moment, ne sont que partiellement connues, car le totalement inconnu n'est pas un "vrai" lemme.

En termes de théorie des modèles :

a. quelque chose, je, est trop inconnu pour en tirer quoi que ce soit en termes de connaissance ;

b. ce même quelque chose, I, peut provisoirement être assimilé à un modèle, m, le lemme, 1. Ainsi, lorsque nous pensons à m (= lemme), nous pensons à I (= l'inconnu partiel). Cette association est la base du raisonnement lemmatique.

Maintenant, quelques clarifications.

"Si, I, l'inconnu (en partie), est assimilé à m, le modèle) afin de travailler avec lui, (en tout cas) et s'il s'avère que m est utilisable, alors m est (éventuellement, voire (très) probablement) assimilable à I tout court".

Tel est le raisonnement. Tout repose sur l'équivalence provisoire (I = m) et l'aspect pratique de cette équivalence provisoire.

Échant. bibliogr.:

-- *O. Willmann, Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismut der Neuzeit),* Braunschweig, 1907-2, 48ff. ;

- id., *Abriss der Philosophie,* Wien, 1959-5,

C'est ce que dit en substance Willmann, le rare représentant du raisonnement lemmatique.

1. - *Diogines Laërtios,*

Diogène, dans son œuvre *3:24*, dit : "Platon a été le premier à donner l'enquête par 'analyse' au Thasien Leodamas". - Willmann : Ce type d'"analusis" (avec désinvolture, si A, alors B ; bien, B ; donc A) consistait à présenter le recherché (l'inconnu (partiel)) comme déjà donné (déjà connu).

En d'autres termes, on agit comme si l'inconnu était déjà connu, comme si l'original (l'inconnu) était déjà le modèle (le connu).

Le trait caractéristique, selon Willmann, est "die vorgreifende Ansetzung des Gesuchten" (l'identification anticipée (avec le donné) de ce qui est recherché). - Mais terminologiquement, ajoute Willmann, il serait plus approprié d'utiliser le nom de "pro.lepsis" ou "méthode lemmatique", puisque l'analyse proprement dite ne vient qu'après. Résultat : raisonnement lemmatique-analytique.

2. *Willmann*

Willmann dit que l'une des applications du raisonnement lemmatique-analytique est d'introduire et de travailler avec des lettres, comme inconnues (x, y, z) au lieu de chiffres (7, 3, 15). Il affirme que c'est surtout François Viète (lat. : Vieta (1540/1603 ; algébriste français) qui a fondé cette méthode d'analyse. On l'appelait "l'arithmétique des lettres". - On le voit : on prétend résumer la collection de tous les nombres possibles en x ou y, par exemple.

En d'autres termes, x ou y deviennent des modèles de tous les nombres possibles. On travaille avec le modèle comme s'il s'agissait de l'original. Et ... que cette façon de faire est utile est démontré par l'histoire des mathématiques depuis lors (y compris la logique mathématique).

Note - Dans les milieux de la physique, de la chimie ou de l'ingénierie, on parle parfois de la méthode de la boîte noire. La méthode de la boîte noire. Il est appelé "noir" parce qu'il est "noir" à l'intérieur, c'est-à-dire qu'on ne peut pas y entrer et qu'il est donc inconnu. - Par exemple, dans la théorie de l'électricité : une boîte ne peut être ouverte ; on vérifie les fils qui y entrent et en sortent. Les fils servent de "lemme" (modèle fournissant des informations) pour la boîte noire elle-même. Ainsi, la boîte révèle ses "secrets". - Qu'une telle chose s'avère utile, il faut le demander à un électricien.

Ch. Lahr,

Ch. Lahr Logique, 488s. (*Définition de mots et définition de chose*) dit ce qui suit.

a. Une définition est la représentation en mots de ce qui distingue une chose du reste, - dans le langage antique "l'essence" ("l'être" ou "l'essence").

b. Or, il existe, entre autres, deux types de définition.

b.1. Les lexicographes (compilateurs de dictionnaires) utilisent la définition nominale ou verbale : ils remplacent un mot par un ou plusieurs autres mots (et restent ainsi dans le domaine du nominal ou du verbal).

b.2. Les scientifiques plus professionnels franchissent ce mur du verbalisme et veulent arriver à une définition réelle ou objective : ils remplissent les mots (des lexicographes, par exemple) avec les résultats de toutes sortes de tests.

On voit la similitude avec le lemme platonicien selon lequel ce que les scientifiques recherchent est provisoirement assimilé à ce que la désignation purement verbale (modèle) donne en termes de contenu de connaissance. Un tel lemme purement verbal : on travaille avec. On y travaille de telle sorte qu'à la fin, on peut donner un contenu commercial à la coquille (vide) de la définition verbale.

Lahr dit, en passant, que les définitions mathématiques représentent un type différent : dès lors que la formulation (dessin) verbale (sémiotique) est sans contradiction, alors une définition mathématique est valide.

Relisez le *D.E. 37* (*Raisonnement axiomatico-déductif*) : l'axiome "x(y + z) = xy + xz" est sans contradiction. Il s'agit donc d'une définition valide. -- Si l'on veut, la définition verbale (sémiotique ou signe) coïncide avec celle des affaires.

Le "passage de la définition verbale à la définition commerciale" scientifique.

C'est utile, comme le montre toute l'histoire de la science. Dit Lahr, o.c. 498 : "En fait, toute recherche scientifique part de la définition verbale pour arriver à la définition commerciale, car, avant de vouloir définir une chose, il faut en avoir une idée vague qui la rende assez distincte du reste". On ne peut pas mieux décrire le lemme de Platon.

L'introduction du principe (axiome) de la raison suffisante.

On connaît peut-être la discussion sans fin sur le principe moderne de la raison (nécessaire et) suffisante ou du motif.

En bref : " Si A (dans ce cas : raison suffisante), alors B expliqué, justifié, 'justifié' ('justified'), on voit que c'est la première préposition de toutes les premières prépositions possibles.

D'ailleurs, l'ensemble du rationalisme moderne dépend de la preuve décisive de cette "préposition de toutes les prépositions".

H, Albert, Traktat über kritische Vernunft (1969), résume peut-être le mieux la situation.

Soit ce principe doit être fondé (prouvé) par une nouvelle préposition (= impraticable regressus in infinitum),

Soit le principe doit avoir comme préposition lui-même ou une autre préposition à fonder (= nullité inhérente au circulus vitiosus, c'est-à-dire au raisonnement circulaire),

soit le principe doit être présupposé comme une intuition (insight) indubitable, bien que non prouvée, introduite comme un présupposé absolu (fondement axiomatique, "arbitraire", voire "dogmatique").

Platonique est clair :

L'intuition (insight) incontestable mais non prouvée (oui, non prouvable) est le lemme avec lequel même le nationalisme moderne doit travailler s'il veut sauver la raison en tant que comportement responsable. - Son utilité ne laisse aucun doute.

La "maxime pragmatique" (Ch. S. Peirce).

Dans son ouvrage *How to Make Out Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly* 12 (1878) : 286/302, Peirce articule sa "maxime pragmatique".

" Considérez les effets que pourraient avoir les rouages pratiques que nous concevons pour l'objet de notre conception. Alors notre conception de ces effets est l'ensemble de notre conception".

Peirce lui-même explique plus en détail cette formulation difficile : " Cette maxime a été qualifiée de principe " septique " et " matérialiste ". - En fait, il ne s'agit que de l'application du seul principe de logique recommandé par Jésus : "c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez". Ce qui signifie que cette maxime est étroitement liée aux idées de l'Évangile. (...).

En outre, nous ne devons pas prendre le terme "portée pratique" dans un sens bas et sordide". (*R, Berlinger" Hrsg, / K1, Oehler, Uebers, Ch. S. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf.a.M., 1968, 62/63).

"Si - écrit Peirce en 1905 - une certaine prescription pour une expérience est possible (en préparation), une expérience bien définie (observation) suivra".

En effet : J. Dewey, qui poursuit à sa manière (idiosyncrasique) le pragmatisme de Peirce, écrira en 1922 que l'idée principale du pragmatisme (variante du pragmatisme général de Peirce) est " *le monde en devenir "*.

Le message n'est pas de s'attarder "contemplativement et lentement" sur le contenu des pensées, mais de travailler avec elles, de les expérimenter, et vous en viendrez à connaître leur portée cognitive (épistémologique) propre. En d'autres termes, la véritable connaissance ne réside pas seulement dans le passé, mais plutôt dans l'avenir. Après avoir travaillé avec ces connaissances.

Note : Nous avons délibérément évité toute référence au raisonnement lemmatico-analytique platonicien : pourtant, fondamentalement, nous arrivons précisément à la même structure de base. La connaissance - si l'on travaille avec elle - montre au cours de ce travail son véritable contenu de connaissance (et en même temps sa véritable étendue).

Seizième échantillon. - Raisonnement 10 (l'absurde) (60/62)

Ontologiquement (c'est-à-dire du point de vue d'une théorie de la réalité), "tout ce qui contient une contradiction (contradiction, 'paradoxe')" est impossible. Une telle chose ne peut pas "être" (exister réellement). - Cependant, notre conscience ontologique est si large qu'elle peut même penser l'impossible pendant un moment, mais seulement en tant qu'impossible, car le radicalement impossible est également impensable.

On peut aussi l'exprimer par des symboles mathématiques (et logiques). Par exemple, toute contradiction peut être écrite sous la forme "p ou non-p" (= p ou -p) comme le montrent *J. Anderson/ H. Johnstone, Natural Deduction,* Belmont (Calif.), 1952. 33 (*Reductio ad absurdum*) et 95 disent.

Dilemme.

Revenons à *E.D. 34* (*Soit ...soit...*). - Avant de décrire ce qu'est la "reductio ad absurdum" (littéralement : "réduction à l'absurde ou à l'incongru, c'est-à-dire à la contradiction"), (Aristote appelle cette pensée "ap.agogè" (raisonnement apagogique ou "abductio")), nous devons préciser ce qu'est un dilemme. - Disons :

Si seulement a ou -a et si -a est grotesque, alors a.

On fait attention au caractère restrictif de la formule : "seulement". Car si, par exemple, il existe une troisième possibilité, alors une contre-argumentation (réfutation) est possible. Nous pouvons également exprimer cela en termes de théorie des modèles : "Si le modèle (a) ou le contre-modèle (-a) et si le contre-modèle est absurde, alors le modèle (a)".

D'ailleurs, en latin, une telle formule de l'un ou l'autre est représentée par le terme "aut" (et non "vel"). En particulier "a aut -a".

La preuve par l'absurde.

Echant. Bibl.: *W. Salmon, Logic,* 30 (*Reductio ad absurdum*). - L' auteur décrit comme suit. - Supposons que nous voulions montrer que le jugement p est vrai (modèle). A cette fin, nous introduisons un lemme opposé (*E.D. 58* (*Association*)), dont nous montrons qu'il est inutilisable (conduisant à la contradiction).

En langage de Salmon : en tant que contre-hypothèse (contre-modèle), nous postulons que p est faux. En particulier : non-p ou '-p'. Salmon suppose que les lois du dilemme (qu'il ne mentionne pas explicitement) tiennent.

(Sous)déduction.

Suit maintenant une "sunthèse" (terme platonicien pour "déductif"). Salmon l'appelle également "sous-déduction". Il déduit de l'hypothèse le jugement faux r.

Le raisonnement : “Si ‘-p’ (hypothèse), alors (par (sous-)déduction valide) conclusion fausse r”. Cette conclusion fausse trahit que l’hypothèse, dont elle découle de façon strictement logique, est également fausse.

Conséquence : “Si ‘-p’ (comme le montrent les conclusions subductives) est faux et s’il n’y a que deux possibilités (soit p, soit ‘-p’), alors p est vrai”. Telle est la structure de la preuve.

Note : - Le saumon mentionne un cas particulier. - Il l’appelle “contradiction intérieure”. - Si la soustraction de “-p” conduit à p, cela implique que, dans le même cadre de raisonnement, “-p” et p seraient vrais en même temps. Ce qui est une “contradiction dans les termes”.

Un modèle mathématique. Selon *D. Nauta, Logique et modèle*. Bussum, 1970 27v., déjà les mathématiciens paléopythagoriciens (-550/300) connaissaient la preuve par l’absurde. -- Voir ici comment le proposant déclare cela.

Le théorème. “La racine carrée de 2 (V2) est non mesurable (‘irrationnelle’)”.
Un nombre rationnel est un nombre qui peut être représenté par une fraction simple (le rapport de deux nombres entiers ; par exemple, “2/4”).

Les secondes données : La définition du symbole V2, c’est-à-dire “$(V2)^2 = 2$” -- Telles sont les deux “données”. - En partant de là, on prouve qu’aucune fraction n’est égale à V2 (le modèle).

La preuve (l’argument).
Supposons que nous posions la contre-hypothèse (contre-modèle) qu’il existe bien un nombre rationnel égal à V2. - Cette hypothèse (car c’est maintenant que commence la (sous-)déduction) implique qu’il existe deux nombres (les éléments d’une fraction rationnelle) a et b tels que a/b soit égal à V2 (“a/b = V2”). Ceci est une dérivation du premier fait ci-dessus.

Conclusion : nous avons déjà notre hypothétique contre-modèle en a/b - en termes mathématiques.

Simplification.
Mathématiquement, ce contre-modèle a/b peut être réduit à sa forme la plus simple. C’est-à-dire que nous simplifions la fraction a/b en éliminant tous les facteurs communs de a et b. Résultat : le modèle de compteur simplifié est appelé “av/bv”. - Maintenant la dérivation (sous-déduction) peut commencer.

Raisonnement.
(1) av et bv n’ont aucun facteur en commun
(2) $a^2v / b^2v = 2$ (selon la définition (donnée).

De **(2)** découle $a^2v = 2b^2v$. Ceci implique que a^2v est un nombre pair. Mais si c'est le cas, alors av doit aussi être un nombre pair (exprimable par la formule "av = 2r", où r est un certain nombre).

La contradiction.
Il découle de **(1)** que bv doit être un nombre impair,

D'autre part, comme conséquence de (2), il s'avère que $b^2v = a^2v/2$ ou $b^2v/2 = a^2v/2$. Nous remplaçons (règle de substitution) av par 2r. Cela donne $b^2v = 4r^2/2 = 2r^2$. Donc b^2v est maintenant un nombre pair. Mais, si c'est le cas, alors bv doit être un nombre pair.

Conclusion. - Si le modèle av/bv existe (contre-modèle), alors (prouvable par une sous-déduction) bv doit être à la fois pair et impair. C'est une contradiction (car bv est soit pair, soit impair). -

Deuxième conclusion. - Il n'existe pas de nombre rationnel dont la racine carrée est égale à 2. Ou la racine carrée de 2 (v2) n'est pas mesurable ("irrationnelle"). C'était le modèle (au début).

Selon O. Nauta, o.c., 27 : "La plus belle réussite des pythagoriciens est d'avoir prouvé qu'il est impossible de trouver un modèle rationnel (une fraction) pour la racine carrée du nombre 2 (V2), c'est-à-dire pour le nombre dont le carré est 2 (...). - Le plus bel exemple de preuve du grotesque depuis l'antiquité".

L' auteur poursuit :
"a. - Dans une preuve par l'absurde, on part de l'hypothèse (*note* : hypothèse, présupposition) qu'un contre-modèle existe. C'est-à-dire une "instance" (exemple) qui satisfait les données du problème mais pas la demande (qui peut être prouvée).

b. - Ensuite, on montre systématiquement qu'un tel contre-modèle ne peut pas exister, car il conduit à une incongruité ou à une contradiction (autres termes pour cela : "contradiction", "paradoxe"). - Il est alors prouvé que tout objet qui satisfait les données, doit également satisfaire la demande".

Note - La ***géométrie plutôt que l'arithmétique.***
Nauta : "Les pythagoriciens n'en ont pas conclu qu'il existe apparemment des nombres 'non mesurables' ou 'irrationnels'. (...). C'est pourquoi les Grecs considéraient la géométrie comme une science plus générale (...) que l'arithmétique, qui avait tout de même ses défauts : - En Orient, on travaillait déjà avec des "nombres irrationnels comme V2". - Les Grecs n'ont donc pas élargi leur concept de nombres.

Dix-septième échantillon. - Raisonnement 11 ("ad hominem") (63/65)

Cette méthode d'argumentation est étonnamment similaire à la preuve par l'absurde. Mais elle consiste à jouer "l'adversaire" contre lui-même. Si vous voulez : on montre que l'adversaire se contredit lui-même (ce qui constitue une forme spéciale de "contradiction", à savoir l'"auto-contradiction"). On expose l'incongruité de ce qu'il prétend. "Ad hominem" peut être traduit par "à l'homme (ici : l'adversaire)".

Echatill. Bibl. : *W. Salmon, Logique*, 67/70 (*Argument contre l'homme*).

Cette forme de raisonnement peut prendre plus d'une forme. Nous présentons quelques modèles applicatifs.

Erreur génétique.

La première est ce que Salmon appelle le "sophisme génétique", où "génétique" signifie "dû à la genèse ou à l'origine" - et la seconde est le "sophisme génétique", où "génétique" signifie "dû à la genèse ou à l'origine".

"dialectique historique"

La seconde, empruntée à Platon, contient ce que l'on appelle depuis le XIXe siècle la "dialectique historique" (c'est-à-dire une logique qui tient compte des données historiques). Quelque chose souvent attribué à Hegel et Marx, mais clairement présent dans la logique de Platon.

1. - ***Erreur originelle.***

Salmon, o.c., 69 :

a. Certains psychologues (d'orientation psychanalytique) affirment qu'il existe de fortes indications, dans la vie et l'œuvre de Platon, que, parce qu'il souffrait du fameux complexe d'Œdipe (qui inclut une tension ou même un conflit mère-fils), il était névrosé... Eh bien, puisque - selon ces psychologues - ce complexe n'était pas résolu, le philosopher de Platon montre les traces de sa névrose.

En d'autres termes : on peut parler de la philosophie de Platon en termes de la névrose de Platon. Il s'agirait alors d'une forme de "rationalisation" : Platon aurait traité son problème intérieur en philosophant. Cette philosophie n'est rien d'autre qu'une névrose déguisée, qui témoigne de sa personnalité perturbée mais pas d'une pensée logique stricte en tant que telle, indépendante de sa situation hautement subjective. En langage logique, il ne ferait qu'exprimer sa propre psyché trouble.

Conclusion : un tel philosopher ne peut pas être pris au sérieux, à moins qu'il ne soit le symptôme d'une névrose (maladie nerveuse)... On voit la "généalogie" (p. Nietzsche) ou la désignation de l'origine : la genèse est psychologiquement perturbée.

b. Voici ce que l'on peut dire contre elle.

b.1. Comme l'a dit un jour K. Popper dans une interview : les psychanalystes expliquent tant de choses différentes que la question se pose de savoir si un tel système explicatif n'enjambe pas trop légèrement les données réelles pour ... coller ses propres présupposés sur cette réalité vaguement perçue. Platon, en revanche, fait preuve d'un tel degré de réflexion logique qu'il faudra présenter des preuves tangibles pour "prouver" sa prétendue névrose.

b.2. Comme le dit Salmon : toute une série de déclarations de Platon témoignent d'une argumentation logique stricte. Même si Platon était un névrosé, ils restent sur ce plan strictement logique et ... ne peuvent être jugés sur leur valeur réelle et véritable que par des arguments logiques - et non par des arguments "généalogico-psychologiques".

2. ***La dialectique historique.***

Ce qui suit est un "argumentum ad Hominem" (il met l'interlocuteur en contradiction avec lui-même), mais il s'agit en même temps d'une dialectique historique. C'est-à-dire que ce qui se passe (entre-temps) est inclus dans le (contre)raisonnement logique.

Schèma :

***Phrase* 1**. - Vous revendiquez p.

***Phrase* 2** Eh bien, votre p conduit, dans l'intervalle (en vertu de ce qui s'est passé ou se passe dans l'intervalle) à des conclusions logiquement inacceptables (éventuellement grotesques). - Ainsi, ce que vous prétendez (p) est (entre-temps) devenu inacceptable. La concl. découle à la fois du principe et de l'accident - des données historiques.

Platon, Politeia

a. La thèse de Céphalos. - Céphale (Lat.) ou Kefalos parle à Socrate (Platon) de la conscience. Ou plutôt : vivre consciencieusement ("vertueusement" dans les langues anciennes). -- Selon la méthode socratique, on cherche conjointement une définition, c'est-à-dire une articulation du contenu d'un concept (ici : " agir avec droiture ") telle que cette articulation :

a/ couvre tous les cas de vie consciente et

b/ uniquement sur les cas de vie consciente (la distinction).

La définition de Kefalos est la suivante : "La justice, c'est toujours dire la vérité et toujours rendre la justice".

b. L'"antilogia" - "Antilogia" signifie "considération" (= remarque critique). - Platon déduit ici, mais dans les prémisses il incorpore, en plus des propositions générales, des faits accidentels situés dans l'histoire.

Voir ici : "Si ce que tu affirmes, Céphale, est toujours vrai, qu'en découle-t-il, si l'on tient compte de ce qui se passe (entre-temps) ?". C'est - en passant - la "sunthesis" (déduction) platonicienne. Ou "dialectique de l'avant".

Platon (en la personne de Socrate) prend son adversaire (“ad hominem”) au pied de la lettre pour ce qu’il prétend (p).

Maintenant, faites bien attention aux faits historiques dans les préfaces : “Si un ami, sain d’esprit, vous confie des armes, mais que plus tard, devenu fou, il demande à les récupérer, et que vous, Céphale, vous les lui rendez - il en a le droit, pris abstraitement (en dehors de toute situation ou contexte historique) - alors personne ne soutiendra que, dans cette hypothèse, vous agissez “vertueusement” (= consciencieusement)”.

En d’autres termes, en agissant de la sorte, Kefalos remettrait des armes à un aliéné. Ce à quoi, en fait, il n’a pas (plus) droit.

Comme vous pouvez le constater, Platon tire une conclusion inacceptable de ce qu’il dit, ce qui met en évidence une contradiction dans le système d’affirmations de Céphalos, qui fait de l’éthique avec des conclusions non éthiques.

Note - en passant. Nous connaissons la distinction traditionnelle entre “mentir formellement” et “cacher la vérité”. Le raisonnement est ici analogue à celui qui précède :

(a) en principe (abstrait, non historique), on est toujours obligé de dire la vérité ;

(b) en fait (historiquement, selon la situation ou le contexte, les “circonstances”), il existe des exceptions à cette “règle générale”. Pensez à un prêtre, un médecin, un confident qui est tenu au secret professionnel. Dans ce dernier cas, ils ne “mentent” pas formellement, car au lieu d’être obligés de parler, ils sont obligés de se taire.

Ou encore plus clairement : le ou les interlocuteurs curieux n’ont pas le droit de dire la vérité dans un certain nombre de circonstances singulièrement concrètes. - C’est ce qu’on appelle la “morale situationnelle” ou (autrefois) la “morale casuistique”. Casus”, en casuistique, signifie “cas non abstrait, singulier-concret, “historique”“.

Note - Un cas célèbre de “ad hominem” nous a été légué par Zénon d’Eléa (+/- 500), élève de Parménide : il raisonna contre l’adversaire de son maître de la manière suivante : “Vous ne prouvez pas, pas plus que moi, tout ce que vous prétendez”.

En d’autres termes, il a joué sur le manque de valeur probante de l’adversaire (qu’il admet honnêtement lui-même) contre cet adversaire (qui prétendait être probant).

Dix-huitième, échantillon. -- Raisonnement 12 (deductio hegeliana). (66/68)

Echant. bibl.. : *H.A. Ett, bes., E.A van den Bergh van Eysengha, Hegel*, La Haye, Krusemann s.d., 67vv.

(1) Hegel (1770/1831 ; idéaliste absolu ou allemand) répond, dans un petit ouvrage " Comment l'esprit humain ordinaire conçoit la philosophie ", avec le sous-titre " Rendu clair à l'ouvrier de M. Krug ", à une accusation : il " déduirait " de simplement " a-prioriste " (*E.D. 32* (*syllogisme a-prioriste*)), soit.Krug a donné un exemple singulier-concret : il a mis Hegel au défi de déduire de cette manière a-priori par exemple l'existence de chaque chien dans chaque chat - même l'existence de son porte-plume).

(2) En 1802, Hegel répond.

a/ L'existence n'est pas prouvée : elle est un fait acquis.

b/ Mais cette même existence est **(i)** inexistante (impossible) et même **(ii)** inconcevable (impossible) sans .... le système, qui représente la totalité de tout ce qui est. C'est là que se trouvent, après tout, tous les chiens, les chats et les porte-stylos existants (ou simplement possibles). Ou, pour le dire autrement, chaque "être" séparé (morceau de réalité) n'est qu'un "moment" (c'est-à-dire un élément qui se déplace avec le tout en mouvement) du système de la réalité totale.

Le concept. -- La "compréhension", dans le langage de Hegel, est "tout ce que notre esprit saisit concernant la réalité totale". - Qu'est-ce donc, selon Hegel, que la "déduction" (= deductio hegeliana) ? "A partir de la compréhension de ce tout vivant, indiquer et comprendre le sens et la place de par exemple les chiens, les chats, - le porte-plume, etc. est tout autre chose que de prouver leur existence", selon Hegel lui-même.

Ainsi, le terme "déduction" signifie ici "préciser la place et le sens de quelque chose dans l'ensemble de la réalité, même si celle-ci est en constante évolution". Qu'il s'agit d'une déduction est démontré par le fait que Hegel présuppose que l'on a d'abord une " compréhension " (dans son sens bien sûr) de la totalité de tout ce qui est.

Note - relire *E.D. 14* (*Quantité transcendantale*). Hegel ne travaille pas ici avec des notions " catégorielles " (à moins que les notions de " chiens ", " chats " - " porte-plume "), mais avec des notions " transcendantales " qui incluent tout. N'avons-nous pas vu que définir une chose", c'est la situer dans la totalité de "tout ce qui est" (= la notion de Hegel).

Il faut noter que chez Hegel, le " concept " (de la totalité de tout ce qui est) présuppose naturellement une gigantesque induction : l'existence effective n'est pas déductible ! Elle doit donc être connue par induction, c'est-à-dire en prélevant des échantillons dans la totalité, et ensuite par réduction (explications de toutes sortes).

Conclusion.

Le concept global proposé par Hegel est plutôt un concept vide (représentant les lacunes de nos inductions et réductions). Comment déduire d'une telle absence d'information, par exemple, "chiens", "chats", -- "porte-stylos", etc. En pratique, cela nous semble impossible. Nous n'avons qu'une connaissance fragmentaire du système de la réalité totale.

Cependant, tant que nous ne disposons pas de la " compréhension " de Hegel, toutes nos compréhensions des choses restent également fragmentaires. Ce qui signifie que Hegel a raison " en théorie " : la totalité des choses est l'horizon (trop vague) dans lequel nous saisissons les choses.

"Dialectique historique"

E.D. 84 nous a enseigné ce concept en passant.- Chez Hegel, c'est tout à fait clair : outre les concepts abstraits-généraux, il avance aussi (et même surtout) des données (des faits, -- l'existence comme il le dit lui-même) à situer dans le temps (l'histoire), et il essaie d'en "déduire", c'est-à-dire d'indiquer le lieu et le sens.

Mais le grand "dialecticien" Platon aussi, comme nous l'avons vu plus haut. En particulier : en devenant fou, un semblable a perdu son droit au retour des armes. Le lieu et le sens de "restitution (des armes par exemple)" changent, avec des événements temporels changeants, non perpétuels. Avec ces événements, les prépositions de nos déductions changent.

Et le fait que Platon place la "totalité" en premier est évident d'après ce qui précède (*E.D. 10 v.,* par exemple *tout/tout*). -

Conclusion. - **a. La** totalité (tout/entier) et **b. Le** temps (histoire) sont deux prémisses distinctes mais inséparables de la "déduction" au sens dialectique.

Pour résumer : "Totalité changeante" ou, avec Whitehead : "processus de réalité". Après tout, le terme "processus" signifie "changement ordonné". La réflexion sur les processus n'est pas nouvelle.

Déjà *Platon,* dans son schéma de la *Politeia*, l'État (cité-État), esquisse l'essence de la société de l'époque au moyen d'un processus de devenir (ce que nous appelons, avec O. Willmann, "la méthode génétique").

"Cela devait arriver.

Le fait que, dans la vie quotidienne, nous "déduisons" aussi bien des principes abstraits que des faits concrets est illustré par une expression courante dans le langage populaire.

Un jour, une grève éclate.

a. Pour les non-initiés, c'est une surprise.

b. Pour les initiés, qui ont appelé "la tension", "à couper", c'est le résultat d'idées préconçues : le patron a continué à refuser obstinément. Les travailleurs injustement licenciés sont restés "en dehors" (c'est ce qu'il a dit). Mais les camarades, y compris ceux du syndicat, ne l'ont pas accepté. - La tension est montée et montée ... jusqu'à ce que ce soit "trop difficile à gérer". Et regardez : un matin, les piquets de grève sont là. "Cela devait arriver.

Cela signifie : ceux qui connaissent bien les prémisses peuvent la " déduire " des prémisses (le licenciement abusif, les réactions des salariés, les agitations des syndicats, la rigidité du patron) : le droit abstrait-général des salariés en liaison avec les circonstances singulières-concrètes conduisent à la conclusion.

Thoukudides.

Thoukudides d'Athènes (-465/-401 ; le plus grand historien grec) a écrit "*La guerre du Péloponnèse*".

Échant. bibliogr.: *J.P. Vernant, Mythe, et pensée chez les Grecs, II,* Paris 1971, 55. - L' auteur dit : comme leur pensée technique, leur pensée historique. Elle est redevable à la logique et à la dialectique. Il se réfère à M.I. Meyerson qui dit : "L'ordre des faits (*Note* : le processus) chez Thoukudides est logique (....). Le temps de Thoukudides n'est pas chronologique. Ce temps est presque un temps logique".

Meyerson se réfère à son tour à J. de Romilly : elle affirme que chez Thoukudides le récit d'une bataille est une " théorie ", - que la victoire obtenue est un raisonnement confirmé.

Ce à quoi Meyerson ajoute : "Le monde de Thoukudides est un monde "re-pensé" (reconstruit en pensée) et son histoire une dialectique transformée en acte". Cfr. Meyerson*, le temps, la mémoire, l' histoire*, in : *Journal de psychologie* 1956, 340,

Note - C'est le sens de la célèbre déclaration de *Hegel* : "Tout ce qui est vrai est faux. Und alles was vernünftig ist, ist wirklich" (*Grundlinien der Philosophie des Rechts*). - Dans les faits (= la réalité), une logique est à l'œuvre. Les faits sont logiques tant qu'ils restent la conclusion logique de faits préconçus. Sinon, ils deviennent "irréels" (contraires à la situation).

Dix-neuvième échantillon. - Raisonnement 13 (axiomatique). (69/73)
Abordons maintenant les prépositions.

a. “Supposons, contre toute (fausse) certitude de ce qui suit, qu’il n’en est pas ainsi comme on l’a supposé jusqu’ici...”. Ou hypothétiquement : “ Si, contre toute (fausse) certitude, nous supposons que... “. Nous appelons une telle préposition une ‘préposition problématique’“.

b. Si nous supposons, contre une opinion fortement ancrée, que (c’est faux)...”. On appelle cela une “préposition paradoxale” (para + doxa (opinion établie)).

c. Si, contre une vérité évidente, nous supposons néanmoins que ...”. On pourrait appeler cela une “fausse préposition”. - Nous donnons cette triplicité, empruntée à Rescher, parce qu’elle montre que même dans le langage courant, les “ prépositions “ peuvent être mises en avant de différentes manières.

Induction axiomatique.
Supposons que quelqu’un ayant la pensée de Dieu (au sens traditionnel et biblique du terme) rassemble toutes les prépositions possibles. Un tel acte de collecte signifierait que, en plus de toutes les prépositions réelles (utilisées par des êtres dotés d’une intelligence minimale), toutes les prépositions possibles (jamais utilisées) ont été collectées.

Eh bien, tous ceux qui utilisent la méthode axiomatico-déductive ne prennent qu’une partie de la totalité. Ce fut, est et sera “un échantillon” de la totalité des prépositions possibles. Ainsi, l’acte axiomatico-déductif de chacun n’a de sens que sur la base d’un choix (échantillon) parmi les prépositions.

Nous appelons cela “l’induction axiomatique”, c’est-à-dire prendre un “ensemble” parmi les “axiomes” (= postulats) possibles ou simplement les prépositions. Pour travailler de manière “ déductive “, comme nous l’avons vu par exemple dans le chapitre précédent (deductio hegeliana).

Les “systèmes” axiomatiques-déductifs.
Surtout depuis Euklides, l’Occident a découvert que l’on peut déduire sans contradiction à partir de n’importe quel “système” (système) de prépositions, (= axiomes réels, dans lesquels prédominent les “concepts premiers”). On en déduit ensuite des “propositions” et ainsi de suite.

La géométrie euclidienne (et plus tard non euclidienne) est un exemple possible. En dehors des mathématiques et de la logistique, c’est aussi comme ça que ça marche (on l’a vu quand on a dit “ça devait arriver”).

Bien sûr, il existe une différence presque essentielle entre la déduction quotidienne et la déduction scientifique. Ce dernier est beaucoup plus précis. Par exemple, il préfère travailler avec des symboles abstraits, de préférence de nature mathématique. Elle essaie également de "calculer" autant que possible (penser par calcul), ce que les gens ordinaires ne font pas tous les jours, à moins qu'ils ne soient assis derrière le bar à calculer combien ils doivent payer pour ce qu'ils ont acheté.

Pourtant, il a été démontré, dans les cercles rhétoriques, que la pensée quotidienne - et entre autres, la déduction de la pensée quotidienne - a sa propre précision (les Grecs anciens l'appelaient "akribeia"). Mais cette précision reste fondamentalement, pré-scientifique. C'est la distinction "pré-scientifique/scientifique" qui fait la différence.

D'ailleurs, le nom de l'arithmétique logico-mathématique méticuleuse est "formalisation".

Quittons maintenant, très provisoirement, ce style de pensée "formalisé" pour revenir à l'akribeia ordinaire. - Nous nous attarderons ici sur les axiomatisations courantes. Ce sont des actes déductifs de leur propre nature. - Revenons à *E.D. 23* (*La théorie de l'ABC*). Mais maintenant, à la lumière des systèmes axiomatiques culturels.

Il est logique : "si a (= la réalité donnée) et si b (= l'homme qui interprète avec ses "préjugés", - nous disons maintenant "axiomes") alors c (= la réponse de l'homme qui interprète à la réalité donnée". C'est une déduction parfaite.

Note - Lorsque B contient des axiomes religieux, il est facile de parler de "dogmata" ou de "dogmes". - Question de nom.

Types de "B" (types d'axiomatisation).
Ch. Peirce à l'époque distinguait de sales types de pensée. -

1.1. La personne volontaire se caractérise par le fait qu'elle adhère à des préjugés individuels (qui font office d'axiomes ou de dogmes). Ceux qui sont a-priori pour le libre-échange à leur manière, ne lisent que les magazines dans lesquels cette économie est défendue (les autres, ils ne considèrent même pas qu'ils "valent la peine d'être lus" - c'est dire à quel point ils sont convaincus de leurs propres hypothèses).

1.2. La personne qui a l'esprit droit ou qui respecte la loi est telle qu'elle suit facilement les autres dans leurs hypothèses sur la vie. Parfois, cela est imposé : pensez aux dictatures ; pensez aux "fondamentalismes" religieux de toutes sortes (on ne touche jamais aux "fondations").

Ou, de préférence dans le contexte catholique, aux “intégrismes” (on ne touche jamais à l’“intégrité” ou à l’intégrité dogmatique), - Diachroniquement, les cultures liées à la tradition sont des formes d’“orthodoxie” (où “orthos” (loi) et “doxa” (opinion établie)), ce qu’il ne faut pas confondre, au passage, linguistiquement, avec la “sincérité” (c’est-à-dire dépenser ce qu’on a sur soi).

1.3. La mentalité préférée du libertaire est telle que, contrairement aux deux méthodes précédentes, il veut bien entamer un dialogue (une discussion) avec les dissidents, mais de telle manière qu’il essaie de faire passer ses propres idées préférentiellement chéries. Un certain nombre de libéraux présentent déjà les symptômes d’une telle mentalité : s’ils prônent la liberté d’opinion, ils tentent néanmoins autant que possible de faire en sorte que leurs propres opinions s’enracinent dans la société qui les entoure.

2. Peirce distingue de ces trois modes de pensée “ dogmatiques “ ou “ axiomatiques “ ce qu’il appelle “ l’homme scientifique “. Avec cette dernière, l’opinion (et les présuppositions) ne dépendent pas de “son propre sens” ou de “ce que les autres prédisent” ou de “sa propre préférence”, mais de la réalité donnée elle-même. Selon les mots de Parménide, “ils pensent en fonction de la réalité elle-même”.

En d’autres termes, les conceptions sont adaptées à la réalité elle-même. En d’autres termes, les conceptions sont adaptées à la réalité elle-même et deviennent la représentation, aussi fidèle que possible, de “tout ce qui est”. Ce type est parfois appelé “l’homme miroir” (qui reflète ce qui est). Compte tenu de la tendance très humaine, trop humaine” à privilégier les trois premières méthodes, cette quatrième méthode est “difficile”.

Un modèle d’application.
Echant. Bibl. :

-- *P. Cortois, Un colloque à la mémoire de Jean Cavaillès*, in : *Tijdschr. v. filos*. (Louvain) 47(1985) : 1 (mars), 161/164,

-- *J. Gavaillès* (1903/1944) est considéré comme “le plus grand épistémologue français de l’entre-deux-guerres”. Il a de nombreux élèves. Sa *Méthode axiomatique et formalisme (essai sur le problème des fondements mathématiques*) est bien connue. Paris, 1938,

Les logicistes, les formalistes et les intuitionnistes donnent chacun leurs “prépositions” des mathématiques actuelles. Cavaillès leur reproche de ne pas interpréter les mathématiques à partir de leurs propres perspectives, mais à partir de perspectives extérieures aux mathématiques.

Selon Cortois : “L’ambition de définir les mathématiques d’un point de vue extra-mathématique, de les fonder ou de les réduire à autre chose n’est (selon Cavaillè) pas légitime. C’est précisément le mélange du raisonnement mathématique et de la spéculation philosophique qui est responsable d’une partie de la confusion dans le problème des fondations”.

En ce qui concerne la théorie ABC : si A (mathématiques) et si B (soit formalisme, soit logicisme, soit intuitionnisme), alors C (mathématiques formalistes ou logicistes ou intuitionnistes). “Si l’on est soit logicien, soit formaliste, soit intuitionniste, alors ‘il doit arriver’ que l’on pratique les mathématiques soit logicien, soit formaliste, soit intuitionniste”. Ce sont les “préjugés” (axiomata) qui sont décisifs.

Il apparaît immédiatement que, comme toute chose, les mathématiques sont également susceptibles de plus d’une interprétation (= ambiguë).

Ce que Cavail voulait donc, c’était “interpréter les mathématiques à partir des mathématiques elles-mêmes” (comme le préconisait Parménide pour tout ce qui est). Ou “penser selon les mathématiques elles-mêmes”. Ce qui signifie que les prémisses qui en découlent sont adaptées aux mathématiques elles-mêmes. Ce qui est typiquement une “pensée miroir”. Il est clair que c’est très difficile.

Un autre modèle d’application.

En 1633, l’Église a condamné Galilée parce qu’il a enseigné - sans raison ni justification suffisante, c’est-à-dire en tant que partisan - que la terre tourne autour du soleil. “Au nom de la Bible”, il a été condamné.

Appliquons les axiomes de la doctrine ABC : “au nom de (l’interprétation alors très gangrénée) des textes bibliques”, il a été condamné. A est la Bible, B est la mentalité dominante de l’époque (= ensemble d’axiomes) : C est l’interprétation de la Bible qui découle de B.

Échant. bibliogr.: J. Neuvecelle, *Galilée réhabilité,* in : *Journal de Genève/Gazette de Lausanne* 02.11.1992. - Récemment, le pape a prononcé un discours devant l’Académie pontificale des sciences. Il y dit : “La nouvelle science, fondée sur la méthode et la libre recherche, a obligé les théologiens (...) à poser la question : ‘Quels sont nos propres critères (règles) d’interprétation de l’Écriture ?

Mais la plupart d’entre eux ne sont pas allés aussi loin. (...). Galilée, qui était un vrai croyant, semblait avoir plus de perspicacité (...) : “Si l’Écriture est infaillible - dit-il dans une lettre à Benedetto Castelli - certains de ses interprètes sont faillibles à plus d’un titre”.

On constate, au passage, que les présupposés - appelés ‘B’ - évoluent d’une époque (et sa culture) à une autre (avec la culture). Le texte du pape ne ment pas.

Mais il y a plus dans ce discours papal : la science et la théologie doivent agir “dans la plus complète autonomie”. Que peut signifier, entre autres, l’“autonomie” ou l’indépendance ? Cela signifie que les présupposés avec lesquels ils travaillent peuvent parfois différer profondément.

En termes théoriques ABC : le “B” de la science professionnelle diffère du “B” de la divinité, ou encore : chacun a ses propres “axiomes”. Et de ceux-ci, on déduit leur propre type de comportement, ou : si les axiomes diffèrent, alors “ il faut bien “ qu’ils agissent de manière différente.

Typologie des axiomes.
Examinons la structure des explications. -
A. -- Ce qu’on appelle les “sciences axiomatico-déductives”.
Pensez à la géométrie -, commence par le prépositionnement de termes et de phrases abstraits. Ceux-ci apparaissent comme de pures inventions. Ce qu’ils sont réellement, dans le cadre d’une praxis déductive. En fait, la plupart des axiomaticiens pensent à des phrases très concrètes qu’ils abstraient ensuite. Pour travailler avec eux dans l’abstrait. - Le début est abstrait. Le reste est tout aussi abstrait.

B. - Ce qu’on appelle les “sciences ordinaires”,
Pensez à l’histoire, par exemple - elle commence par être apparemment concrète. Mais lisez sa méthodologie ! Certains principes abstraits sont mis en avant (soit clairement exprimés, soit plutôt dissimulés comme évidents). Ce n’est qu’ensuite, à “la lumière de ces prémisses axiomatiques”, que le scientifique de type non axiomatique-déductif commence son travail.

La grande différence se situe au niveau du matériel concret : le b.v. historique traite des données historiques. C’est là que sont traitées les “entités” mathématiques du nombre géométrique et de l’espace (combien de discussions ont eu lieu sur la nature correcte de ces “entités” mathématiques). Les “entités” (c’est-à-dire les données, les réalités) de l’historien, par exemple, sont d’abord des documents (et leurs interprétations), puis des lignes plus grandes dans ces documents (et interprétations). - Le début est abstrait. La suite du cours quitte le domaine de l’abstrait pour traiter des données concrètes.

Conclusion : dès qu’une science émet des hypothèses, elle a un biais déductif (même si cela semble concret).

Vingtième échantillon. - Raisonnement 14 (philosophie déductive) (74/77).

Nous restons avec la déduction. Mais cette fois à propos d'un ouvrage qui veut explicitement fournir "une philosophie déductive". A savoir : *L. Hoyack, Klinkend heelal (Nature- en geestesphosophische synthese op mystiek-religieuze grondslag*), Anvers, De Sikkel, 1937.

L' auteur, précurseur dans les années 30 de ce que l'on appelle depuis quelques années le "New Age", le dit clairement : "(La philosophie) sera à nouveau déductive : elle sera la formulation et la systématisation, la mise en œuvre et l'application des vérités fondamentales obtenues par la foi". (o.c., 8).

Vous voyez : "les vérités fondamentales" sont les axiomes (New-Age), qui sont tirés du mysticisme. De là, l'auteur déduit.

Ou encore : "L'univers sonore" est une preuve de la philosophie déductive. - Mes conclusions personnelles peuvent être discutées. Les prémisses dont je pars ont - du moins à mes yeux - le caractère de l'indéniable ! (o.c., 16).

Comme vous pouvez le constater, le l' auteur, aussi mystico-religieux soit-il, reste dans le strict domaine de la logique. À partir de prémisses (prépositions - ici les axiomes empruntés à un certain nombre de mystiques), L' auteur tire des "inférences" (conclusions)... Voyons maintenant comment il met cela en pratique. C'est un bon exercice d'analyse déductive.

A.I. - ***La révolution culturelle "Renaissance-Réforme***".

1. L'homme médiéval recevait la "vérité" (c'est-à-dire ce qui était alors considéré comme la "vérité") toute faite des mains de l'Église. Sous peine de salut éternel ou de damnation éternelle, on croyait ou on ne croyait pas. L'image de la vie et du monde était présentée aux mineurs par des prêtres condescendants.

2. La Renaissance et, en matière religieuse, la Réforme ont appris aux défavorisés à découvrir la vérité par eux-mêmes. Sur la base de la pensée personnelle, on était censé être indépendant.

G.E. Lessing (1729/1781 ; illuminateur religieux) a dit : "Si Dieu me proposait la vérité d'un côté et la recherche de la vérité de l'autre, je choisirais la recherche de la vérité". Cela signifie : la recherche individuelle !

Lessing interprète ainsi la transition de la désobéissance de la classe moyenne à l'autonomisation moderne qui a commencé avec l'humanisme et la Réforme.

En d'autres termes, l'un des axiomes de la modernité est l'autonomisation de l'homme. Celui qui en "déduit" arrive parfois à des conclusions radicalement différentes de celles de l'Église en tant que "maîtresse des nations". Car l'Église déduit des prémisses partiellement différentes. - Hoyack, aussi religieux et mystique soit-il, soutient délibérément la "bannière" de l'autonomisation,

A.II. - *Critique éditoriale*

Ce qu'il appelle le "raisonnement laborieux" est l'artère de la raison (moderne). Au fil d'un commencement posé comme une vérité inébranlable à une longue série de raisonnements de toutes sortes, la raison moderne "justifie" ("Justifie") ce qu'elle avance comme propositions.

Remarque : il y a des " axiomes " au début (sauf pour l'axiome oral, par exemple " Je pense ". Donc je suis" (voir *E.D. 39*) ou une expérience scientifique physique, (par exemple, celui qui regarde le soleil à travers un télescope suffisamment sécurisé à cet effet). De ce "commencement", les esprits désincarnés modernes déduisent parfois des "vérités" tout à fait différentes de celles des scolastiques ecclésiastiques, islamiques ou juifs (800/1450) avant la grande révolution culturelle du Moyen Âge tardif,

Selon Hoyack, la pensée moderne ne pouvait aller plus loin que "le panlogisme de Hegel" ("pan" (tout) + logos (esprit)) qui "évapore l'existence matérielle entière dans la super-réalité raréfiée de l'"esprit" désigné par Hegel" (o.c., 6).

Soit dit en passant, l'opinion selon laquelle la modernité atteint son apogée avec Hegel est également partagée par d'autres. La "raison" hégélienne est une sorte de réalité omniprésente. Elle nous apporte la "compréhension" (voir *E.D. 66v.*).

Hoyack prend aujourd'hui une distance radicale avec la modernité, même s'il est un adepte convaincu de l'axiome de l'autonomisation. En ce sens, il est un penseur postmoderne. - Voici comment il raisonne.

Les penseurs modernes, dans la veine kartésienne, n'ont "pas pris de distance par rapport à eux-mêmes". Ils ne pouvaient pas le faire : leur "disposition" (c'est-à-dire leurs axiomes "B" ou personnels - limités dans le temps) les en empêchait. Faire d'eux-mêmes, en ce qui concerne leurs axiomes, l'objet de la recherche, ils ne pouvaient pas gérer.

Conséquence : les penseurs de cette époque vivaient dans l'illusion :

1. Ils croyaient que leurs systèmes étaient nés des facultés rationnelles ;

2. en fait, ces "facultés rationnelles" sont contrôlées et dirigées par des "forces irrationnelles".

Hoyack dit : “si l’on veut” (il sait que le terme “irrationnel” doit être utilisé avec restriction) - parce que “en fait, tout système philosophique est déterminé par la disposition” (o.c., 6). Il parle aussi de facultés “divinatoires” (de deviner) (terme également utilisé par Schleiermacher, par exemple).

En conséquence, “les résultats” (les formulations finales) de la pensée “rationnelle” moderne ne sont que des déterminations de ce que le laborieux processus de raisonnement a commencé”. -

En d’autres termes, même les Modernes dits extrêmement émancipés ne sont pas eux-mêmes. Ils s’imaginent travailler de manière purement rationnelle, mais les mystérieuses “ préférences “ (Sartre parlait à l’époque de “ choix préréfléchi “, un choix qui se fait avant toute “ réflexion “ (pensée personnelle consciente)). L’expression visible et tangible de ce phénomène est ce que Hoyack appelle la “disposition”.

Exemples. -- Les sentiments de rébellion contre le père, contre le prêtre ou le prince -- la rébellion contre “l’autorité” sont “la source” (comprendre : la source axiomatiquement différente) de “l’athéisme” (on pourrait aussi bien dire : de “l’anarchisme” ou du “libertinage”).

Un “esprit” orienté vers les réalités matérielles arrive, par le biais de justifications rationnelles de toutes sortes, à une certaine forme de matérialisme.

Une mentalité plus “spirituelle” (c’est-à-dire orientée vers l’incorporel) - une “disposition” - conduira toujours tôt ou tard au spiritualisme. - L’attachement à l’idée de Dieu crée la théologie.

Conclusion de la critique de la raison.

Avec le père H. Jacobi (1743/1818 ; “*Glaubens- und Gefühlsphilosophie”*), un penseur de très grande influence, Hoyack définit l’homme comme “un morceau d’orientation”, de sorte que nos facultés intellectuelles ou “rationnelles” ne sont qu’“une partie de notre être entier”. Avant que la raison ne nous fournisse ses axiomes, notre “esprit” plus profond, pré-réfléchi, nous fournit déjà ses axiomes. Donc, la raison s’occupe plutôt de ce que cet esprit pré-rationnel pense.

B. - *Le point de départ de Hoyak (source de l’axiome).*

“ Le mysticisme concerne des expériences qui sont à leur tour liées à un développement de la conscience humaine qui prépare au mysticisme “ (o.c. 11).

Les mystiques ne raisonnent pas réellement d’une manière moderne et rationnelle. Au contraire, ils témoignent de leur expérience.

Pour utiliser une comparaison : “Sur le plan quotidien, nous ne prenons pas la peine de “prouver” que le soleil est visible dans le ciel : nous le “vivons” et dans l’évidence de l’expérience, “la preuve” est donnée”. (o.c., 11). Ceci est similaire à la thèse de Hegel selon laquelle la simple existence est donnée et ne nécessite aucune “ déduction “ (*E.D. 66*),

“Tout comme les expériences des mystiques”. Il est tout simplement puéril de ne pas croire aux expériences de tant d’âmes simplement parce qu’elles sont “subjectives” (ce qui signifie en fait que la personne concernée est elle-même un instrument de perception), (Ibid.). - Voilà pour l’expérience de la (partie de la) réalité.

Notre problème est de le formuler différemment. - Nous ne nous associons plus aux philosophes de l’école moderne (XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles) mais aux mystiques. Nous ne cherchons pas des esprits qui “raisonnent”, mais des âmes qui savent, qui “voient” et qui témoignent simplement de ce qu’elles vivent. Cf. o.c., 8.

La structure :

a. Préparés par des mystiques qui agissent comme des précurseurs, et immédiatement amenés au développement mystique, nous nous tournons vers notre propre expérience mystique comme source de connaissance. Au lieu de longues diversions et de raisonnements comme chez les Modernes-Rationalistes, supposez sur l’autorité et testez ce qui est supposé sur l’autorité contre votre propre expérience personnelle-individuelle.

b. Préférez ce qui y figure comme axiomes. “La philosophie (dans ce sens mystique) devient ainsi essentiellement déductive. Plus que cela : elle devient de la philosophie appliquée au sens le plus large de ce mot. En particulier : l’application des vérités fondamentales “métaphysiques” (*Note :* transcendantales) obtenues soit par l’instruction mystique (*Note :* la connaissance de l’autorité), soit par la propre expérience des diverses questions posées par la vie”. (o.c., 13).

On voit : celui qui propose de tels axiomes mystiques, déduit logiquement et applique pratiquement ce qui est contenu dans ces axiomes en termes d’information. C’est un déploiement des prémisses.

Déductif” - avec Hoyack - a la structure de “il doit venir” comme nous l’avons vu plus haut (*E.D. 58 ; 69 ; 72*).

“Si les axiomes mystiques, alors la déduction mythique. Eh bien, un tel aximata. Donc une telle déduction”.

Vingt-et-unième échantillon. - La raison est (la raison ou le motif) (78/79)

Faisons maintenant quelques recherches de base. C'est-à-dire l'étude des idées préconçues. Ou : analyse des conditions de la pensée. Dans Le langage platonique : théorie des hypothèses.

La logique, traditionnellement du moins, a pour " hypothèses " la compréhension dans la mesure où elle est traitée dans le jugement et surtout dans le raisonnement. Les mathématiques, du moins en géométrie, ont comme " hypothèses " le point, la ligne, le plan. - Ce sont les "stoicheia" (éléments ; *E.D. 10*) ou paramètres. - Logiquement, si des "hypothèses", alors quelque chose de compréhensible, d'explicable.

Le principe de la raison ou du motif suffisant.

L'artère, c'est-à-dire la condition de base, des phrases "si, alors" est la prémisse par exemple que tout a sa condition nécessaire et suffisante (raison, hypothèse, fondement, base, condition de possibilité). Ceci soit en soi ou en dehors de soi. -- Logique : ce principe résume toutes les prépositions possibles.

Note - *Ch. Lahr, Logique*, 59s, (*L' induction est-elle réductible à la déduction* ?). - Lahr parle de l'"induction" comme si elle représentait tous les raisonnements réducteurs possibles. Réécrivons donc sa question : "La réduction est-elle réductible à la déduction ?".

dit Lahr :

a. Extraire des informations de (l'information dans) les données présentes est une déduction :

b. Enrichir (l'information dans) les données existantes avec de nouvelles informations est une réduction.

Lahr pense que les deux actes de pensée ne sont pas réductibles à un seul acte de pensée. - Il a des prédécesseurs : Hippolyte Taine (1828/1893 ; positiviste), - George Fonsegrive (1852/1917 ; néoscholastique) et Désiré Mercier (1851/1926 ; néoscholastique) affirment que la dé- et la réduction sont irréductibles (ce sont vraiment les premières stoicheia) et qu'elles sont les éléments de base de tout raisonnement possible.

Note - Cela nous ramène à Platon : l'hupothèse, la prémisse, est là ou elle est recherchée. Cf. *E.D. 26*. -

Schéma :	si A (raison),	alors B (donnée)
	Bien, A ; donc B	Bien B ; donc A.

Cela prépare nos recherches sur les fondations. Après tout, toute œuvre logique (science, philosophie, rhétorique, - vie quotidienne) a un tel fondement. Ce sont les raisons ou les motifs.

Fondamentalisme.

Tout acte logique, mais surtout la mentalité moderne, veut s'appuyer sur une raison ou un motif nécessaire et surtout suffisant. On veut se "justifier", se justifier rationnellement, se justifier.

Ce sont surtout les penseurs modernes qui veulent présenter des preuves radicales. On parle alors de "philosophie scientifique", par exemple parce que la "science" au sens moderne du terme ne fait pas appel à l'autorité, mais prouve. Donne des "preuves" décisives.

C'est ce qu'on appelle la "fondation". La tendance - avec Hoyack : disposition (*E.D. 75*) - à agir de la sorte est appelée "fundation(al)isme" ou "fondamentalisme". Cf. *E.D. 70*.

"Au nom de"

Les autorités, y compris les Modernes-Rationalistes, ont un besoin impérieux de "justification". Nous appelons cela "agir au nom de". Ce qui suit cette expression est la raison suffisante ou le motif de l'action.

Modèle appliqué. - Le personnage le plus glorifié et le plus honni de l'entreprise moderne est certainement l'entrepreneur (le "patron" ou le "directeur").

a. Pour le penseur libéral, le patron est la cheville ouvrière de toute l'entreprise, entreprise sans laquelle une économie moderne est impensable. Lorsqu'il prend des "mesures", il le fait, en principe, au nom de "l'entreprise" (ce qui inclut la viabilité et même l'expansion de cette entreprise). Il se justifie par des axiomes (libéraux).

b. Pour le penseur socialiste, le patron est la cheville ouvrière de toute l'entreprise, mais en même temps "un voleur" ("La propriété c'est le vol") ou "un exploiteur" ("Prolétaires de tous les pays, unissez-vous"). De plus, "au nom" de la "justice sociale", les socialistes agissent, si nécessaire, avec violence. Ainsi, tout ce qui est socialiste se justifie par des axiomes (socialistes). -

Conclusion : - Toute mentalité cherche ses raisons (suffisantes) ou ses motifs. Et prouve ainsi que le principe de la raison ou du fondement est le principe prééminent de toute action (rationnelle) possible.

Critique du fondamentalisme

Critique" signifie en fait "enquête". - On peut, par exemple, examiner les fondements (raisons, motifs) de chaque action (rationnelle). Déjà l'Eléate Zénon d'Eléa (*E.D. 65*) avec son raisonnement "Tu, aussi bien que je", a lancé la critique du fondamentalisme. Il a déclaré que ni lui ni ses opposants n'avaient de raisons ou de motifs "suffisants" pour agir "en son nom". Les bases nécessaires n'étaient pas là !

Contenu

Avant-propos	(01/05)
Premier échantillon -- L'histoire de la philosophie.	(06/08)
Deuxième échantillon. - Compréhension.	(09/12)
Troisième échantillon. - Jugement : (quantité / qualité).	(13/15)
Quatrième échantillon. -- Jugement 2 (Identité).	(16/18)
Cinquième échantillon. -- Jugement 3 (utilisation du modèle).	(19/21)
Sixième échantillon. - Jugement 4 (interprétation)	(20/24)
Septième échantillon. - Raisonnement 1 (phrase hypothétique)	(25/28)
Huitième échantillon. - Raisonnement 2 (phrase de conclusion).	(29/32)
Neuvième échantillon. - Raisonnement 3 (types de fermetures).	(33/35).
Dixième échantillon : Raisonnement 4 (déduction / réduction)	(36/39)
Onzième échantillon. - Théorie du raisonnement 5 (induction)	(40/44)
Le douzième échantillon. -- Raisonnement 6 (statistiques).	(45)
Treizième preuve - raisonnement 7 (raisonnement idiographique)	(46/50)
Quatorzième échantillon... raisonnement 8 (raisonnement d'autorité).	(51/55).
Quinzième échantillon. 9 (lemme).	(56/59)
Seizième échantillon. - Raisonnement 10 (l'absurde)	(60/62)
Dix-septième échantillon. - Raisonnement 11 ("ad hominem")	(63/65)
Dix-huitième, échantillon. -- Raisonnement 12 (deductio hegeliana).	(66/68)
Dix-neuvième échantillon. - Raisonnement 13 (axiomatique).	(69/73)
Vingtième échantillon. - Raisonnement 14 (philosophie déductive)	(74/77).
Vingt-et-unième échantillon. - La raison est (la raison ou le motif)	(78/79)